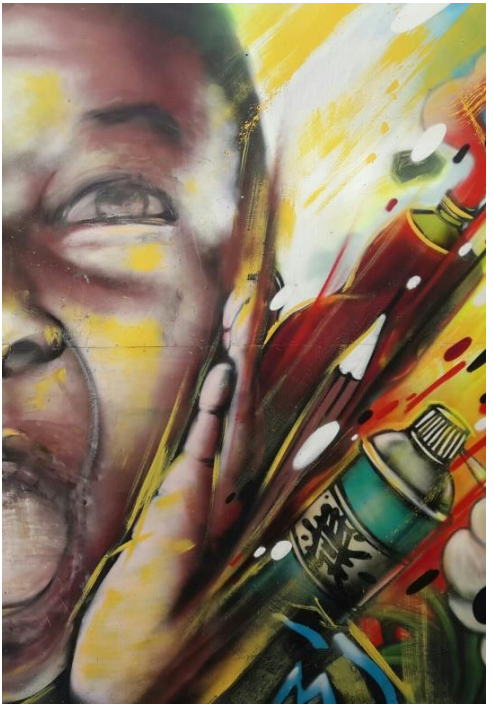
FRANCK MICHEL

MANIFESTE POUR L'AUTONOMADIE

La croisée des routes



© Éditions Livres du Monde – 2017

FRANCK MICHEL

MANIFESTE POUR L'AUTONOMADIE

La croisée des routes

Photo de couverture : quelque part sur un portail de Fort de France, Martinique (photo : F. Michel).

© Éditions Livres du Monde 2017
25 Avenue de Cran - F. 74000 ANNECY
www.livresdumonde.net
Droits de reproduction et de traduction réservés.
ISBN : 978-2-919117-33-8
ISSN : 2262-7510

Autonomade sinon rien !

« Il est grand temps de rallumer les étoiles. »
Guillaume Apollinaire

Autonome et nomade, c'est possible ! On peut l'être et toujours le devenir. C'est même salutaire et c'est l'objet de ce petit livre. Autonomade donc. Sans concessions. Après *La marche du monde, des routes et des tours*, puis *Éloge du voyage désorganisé, déroutes et détours*, tous deux parus dans cette même collection de poche en 2012, vous tenez entre vos mains le troisième et dernier opus de cette trilogie : *Manifeste pour l'autonomadie, la croisée des routes*. Tout un programme. Il n'en fallait pas moins à l'aune des populismes en vogue et des peurs généralisées. L'Europe et la démocratie sont épuisées et leurs étendards en berne. Tellement indispensables en cette sombre période, elles sont pourtant toutes les deux usées à force de ne plus faire rêver personne.

Dans ce contexte anxiogène plutôt morose, l'autonomadie esquisse une issue, une fuite, une évasion. Elle pointe et ouvre sur un champ d'utopies afin, qui sait, re-soyons enfin fous, de réinjecter un peu d'imagination au pouvoir. Du sens et du rêve. De l'essence aussi pour regonfler le moteur engourdi de nos vies détruites ou délaissées. Pas encore dans l'air du temps mais déjà carburant de l'ère des énergies renouvelables, l'autonomadie redonne du souffle, sinon du

punch, et contribue à rallumer les Lumières en attendant d'aller décrocher les étoiles. Car le bel esprit autonomade rôde universellement et s'avère intemporel. L'autonomadie – qui compose un savant mélange d'autonomie et de nomadisme – offre une piste pour repenser le passé, panser le présent et penser l'avenir. Penser plus pour dépenser moins. Penser pour agir autrement, ici et maintenant, ailleurs et demain. À deux mains surtout. Dès aujourd'hui, le voyage s'immisce partout dans nos vies, nos rencontres, nos activités. Grâce au mouvement, il confère de l'espoir même en temps de crises, de doutes, de dénis regrettables et de reniements à tout-va.

Sans aucun esprit de conquête en tête, la quête de sens mène à l'enquête au long cours. La culture représente le meilleur véhicule de ce voyage tant extérieur qu'intérieur, un véhicule chargé de bonheur et de vie mais sans dieu ni maître à bord. S'élever pour mieux se lever. L'épreuve du voyage porte en elle les preuves du trip ou de l'acte de bourlinguer. De bouger, de se bouger. Sans revenir aux calendes grecques, il importe toutefois à ne pas négliger la maxime d'Héraclite d'Éphèse : « *Rien n'est permanent, sauf le changement* ». Changement rime avec maintenant.

Autonomie et nomadisme sont les mots-clés qui ouvrent et parfois défoncent les portes du consensus, de l'immobilisme et de l'inquiétude latente. Joliment associés, l'autonomie et le nomadisme renvoient à l'indépendance d'esprit, à la liberté d'expression, et toujours à la libre circulation des idées et des personnes, celle-ci

passant bien avant celle des marchandises. Si la planète constitue le socle de tout voyage, la culture en est son moteur. Sur notre planète en danger mais potentiellement formidable, l'autonomie et le nomadisme gagnent à se métisser, œuvrent à s'entremêler, à s'inspirer et à s'influencer mutuellement. Ainsi naît l'autonomadie, ode libertaire et appel à la résistance, pour contrer le vieux monde et bâtir de nouvelles utopies. L'autonomadie forme la colonne vertébrale de ce nouveau départ qui doit rompre avec notre monde sclérosé, robotisé, lobotomisé, numérisé et ubérisé. Avec les populismes à sa porte, et tel un guerrier affaibli, le vieux monde est fini, fatigué, fermé, foutu, ne s'occupant plus qu'à gérer sa propre agonie. Ce n'est pas acceptable.

Une belle opportunité s'offre à celles et à ceux qui refusent cet ordre non-écrit des choses et préfèrent avancer à grands pas mais toujours à contre-courant. Insuffler de l'énergie positive, montrer du courage quand beaucoup baissent les bras, partager de la passion et de la joie, débattre, échanger, renverser des tables trop bien mises… bref, autant et bien d'autres pistes à parcourir sur cette belle Terre à tous qui est et reste la nôtre. Le temps est venu d'agir au lieu de réagir. Déconstruire ne suffit plus, il faut désormais reconstruire. L'action ne doit plus être réaction mais création. Pour donner du sens et de l'envie quitte à devoir bousculer les habitudes et procéder à d'utiles et jouissifs contre-sens pour retrouver le bon sens. Ailleurs ou chez soi.

À l'heure des renoncements et des replis les plus délirants, l'autonomadie consiste à réunir le mouvement des cultures avec sagesse et résistance au sein d'un univers des mobilités contemporaines régi par la liberté et par l'altruisme. Pour enfin faire et non plus seulement défaire. En un seul mot : vivre. Le poète Apollinaire entrevoyait l'urgence de « *rallumer les étoiles* ». C'était il y a un siècle. Le monde d'hier autrement dit. À cette même période, un autre poète, Oscar Wilde, précisa cette vérité immuable : « *Il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec, on atterrit dans les étoiles* ». Aujourd'hui, et même si le terme de révolution n'a plus le même sens en 2017 qu'en 1917, et peut-être surtout pour cette raison, il est grand temps de retrouver le chemin des étoiles. Une autre voie, lactée ou non, mais d'abord viable, durable et humaine.

Dans ce *Manifeste pour l'autonomadie*, on ne rebâtit pas seulement (à moindres frais, il est vrai) un monde en miettes, on lira aussi des réflexions qui traitent du voyager autrement, des utopies à repenser, de l'urgence de ralentir, de l'éloge de la simplicité et de la cordialité, de l'importance de s'indigner et de se révolter, du bien-fondé de toutes les migrations, du lien aux autres et de l'hospitalité qui est sacrée pour tous les nomades. Marcher, rouler, bourlinguer, butiner. Le monde d'aujourd'hui a encore beaucoup à nous offrir, il suffit d'avancer en toute liberté. Au bout de la rue comme au bout du monde, au bout de soi et debout la nuit. Le grand dehors nourrit l'esprit nomade, le désir d'ailleurs et le besoin de liberté.

Du côté de Cuba, pour prendre un exemple tropical et d'actualité, on sait que Fidel n'est plus ; il laissera derrière lui et sa révolution permanente de sacrées traces dans l'histoire des Amériques et même bien au-delà, mais pas de quoi non plus le regretter comme un bienfaiteur de l'humanité ! Il reste qu'en tant que *lider* (ou *el dealer*) *maximo*, se revendiquant de l'héritage de Simon Bolivar et de José Marti, il a sans cesse repris à son compte la fameuse maxime du Che : « *La patrie ou la mort* ». De nos jours tout particulièrement, en Amérique comme en Europe ou ailleurs, la patrie vire sans scrupules au patriotisme teinté de nationalisme, étroit et réactionnaire, tandis que la mort reste trop souvent l'apanage de toutes les guerres. Toujours meurtrières, jamais chirurgicales, tragiquement immondes et injustifiables.

Je préfère opter pour une autre devise : « *L'autonomadie toujours et la liberté partout* ».

L'espoir qu'un autre monde reste possible demeure mais il faut rapidement construire des ponts et pas des murs. De la Caraïbe sous le soleil à l'Hexagone dans la grisaille, comme on passerait du Rhum au Ricard, il convient de réadapter ce message que je tente, autant que possible, à m'appliquer comme règle de vie au quotidien : *autonomade sinon rien*. Un mode d'être et de penser évidemment bien plus hédoniste que monastique. De l'art aussi de s'émerveiller, ici et maintenant, et vaille que vaille. Que de la joie et du bonheur en perspective !

Manifeste pour l'autonomadie

« Les gens font rarement ce en quoi ils croient.
Ils font ce qui est convenable, puis ils regrettent. »
Bob Dylan

Voilà peut-être le drame de nos contemporains. Couards et couchés, soumis et subordonnés. À force de courber l'échine, des êtres apeurés et dominés n'ont plus que l'ordre pour apaiser et satisfaire leur vie terne mais confortable. Une survie sous contrôle, confortable car rassurante et matérialiste, consommatrice et consumériste, en un mot : misérable. Terriblement misérable. Quand finalement ils regrettent il est souvent trop tard. Il fallait y penser avant, et surtout agir avant de sombrer, mais pour cela il faut du courage. Le courage de dire « NON ». Il y a de la rage dans (le) courage. Ce dernier est une denrée qui se fait rare, surtout en temps de crise, ou plutôt de mutation, car la crise a bon dos et justifie nombre de reniements injustifiés.

Un exemple : « *ah, quand je serai à la retraite, j'aurais enfin du temps pour faire ce que je veux !* », on a tous entendu cela lors d'un banal dîner de cons, par exemple. Comment en est-on arrivé là ? Attendre d'être au seuil de la mort pour commencer à vivre ? Ils sont pourtant des milliers, voire des millions de moutons à penser de la sorte.

L'autonomadie, on l'aura d'emblée compris, ne se fera pas d'un coup de baguette magique ni par un coup d'état fut-il révolutionnaire ! Une course de fond n'a que faire d'un grand soir qui en général se termine par une sévère gueule de bois. Même si la musique est bonne.

Rédigé au cours du second semestre 2016, entre les deux attentats de Nice (juillet) et de Berlin (décembre), ce modeste manifeste peut, je l'espère, proposer des voies/voix alternatives à celles et à ceux qui s'interrogent sur le désordre du monde actuel.

Retrouver le bon ton et la bonne pêche

Auteur, chanteur, musicien, compositeur, poète… et prix Nobel de littérature en 2016, Bob Dylan manipule les mots comme d'autres les armes, mais ça donne plus de poèmes et moins de cadavres. Il suffit de relire/réécouter « *Masters of war* », un morceau d'anthologie qui date de 1963. Une plombe. Plus d'un demi-siècle plus tard, le constat et le combat restent le même : du Vietnam on est passé à la Syrie, mais lesdites grandes nations ont toujours besoin de nouvelles guerres pour tester et écouler de nouvelles armes. *Business as usual.* Les leçons de l'Histoire ne servent décidemment à rien et sont vraiment pour les cochons, à l'heure où conservateurs et réactionnaires remettent le couvert du roman national sur la table des écoliers avec leur héros nationalistes, de Clovis à Jeanne d'Arc, bientôt Pétain… Heureusement qu'un Bob Dylan peut

encore obtenir une telle consécration… même s'il a boudé la sobre réception du prix au sein de l'auguste académie suédoise : tout ne serait donc pas perdu, on peut encore dire et faire ce qu'on veut dans certains endroits de la planète.

Et puis, c'est bien connu, l'espoir fait vivre. Sa vie durant, Bob Dylan a prouvé qu'on pouvait être lucide et visionnaire avant d'être mystique, et cette citation de l'icône poético-pop-rock pourrait bien devenir le prochain sujet de dissertation de philo au bac : « *Pour vivre hors-la-loi il faut être honnête* ». Les honnêtes gens se font donc de plus en plus rares, à force d'être convenables, conformistes et cons tout court.

Pour continuer dans l'esprit rock, et en passant de Bob au Boss, on note assez naturellement que la création artistique ne peut faire l'impasse sur la folie, l'anticonformisme, la contestation de l'ordre établi : « *Il n'est pas facile d'aller de l'avant ; les gens s'installent dans leurs habitudes, leurs perceptions se figent. (…) Une chose que j'ai apprise, c'est qu'on a tous besoin d'un grain de folie. Personne ne peut vivre dans une complète sobriété* », écrit ainsi Bruce Springsteen dans sa récente autobiographie *Born to run* (2016). Quant à Joe Strummer, des Clash, parolier talentueux et citoyen engagé, il insiste sur le fait de ne pas devoir s'accrocher au passé si l'on souhaite voir émerger un futur possible : « *Nous sommes anti-fascistes, nous sommes anti-violence, nous sommes anti-racistes et nous sommes pro-créatifs ; nous sommes contre l'ignorance* ». Voilà qui a le mérite d'être clair. Sans fioritures. De rappeler à tous que l'esprit punk né

dans les bas-fonds ouvriers au cœur des ghettos londoniens d'un royaume désuni n'a quasiment rien en commun avec les frasques du manager boutiquier Malcom McLaren et de son groupe, pourtant pionnier, les Sex Pistols. Mais dans ce domaine, comme en d'autres, le marketing et la consommation auront eu le dernier mot. La rébellion est aussi une bonne affaire commerciale. Sid Vicious en crèvera et le mot de désordre « *Punks not dead* » ne sera ainsi plus qu'un vœu pieu. N'oublions pas que les modes passent puis trépassent, avant de repasser. À la moulinette.

Redonner de la voix à tous

Tout le monde se souvient cependant de la guitare de Jimi Hendrix qui, en écorchant l'hymne étasunien en direct du festival de Woodstock, a résonné jusque dans les entrailles de la guerre du Vietnam. De même est-il de la portée mondiale du reggae et des messages humanistes de Bob Marley et de ses chers Wailers. Contre ceux qui monopolisent les postes – de radio et de fonctionnaires – l'autonomadie c'est faire écouter une autre musique du monde, faire entendre la parole des oubliés et rendre la voix aux vaincus. La musique n'est pas une suite de cadences mais une histoire de rythmes qui épouse son temps.

La musique ne passe pas uniquement par les oreilles, elle irrigue aussi le cerveau et stimule les sens. Évoquer le cerveau conduit à Albert Einstein. Celui-ci avait justement consigné, dans *Comment je vois le monde* (1934), ces mots qui

règlent le compte à ceux qui réduisent la musique à sa forme militaire : « *Ceux qui aiment marcher en rangs sur une musique, ce ne peut être que par erreur qu'ils ont reçu un cerveau, une moelle épinière leur suffirait amplement* ». La vérité sort parfois de la bouche des grands savants. Ajoutons du cœur à l'ouvrage de l'esprit et c'est tout l'humain qui s'active. C'est Georges Bataille qui a écrit quelque part que « *le cœur est humain dans la mesure où il se révolte* ». Avec un joli cerveau fonctionnel et un cœur en bon état de marche, on peut décidemment aller loin.

Patti Smith, inimitable poétesse du rock, résume à elle seule l'alliance subtile des notes et des paroles, n'hésitant jamais à s'engager et à donner de la voix. Un rock sur scène au plus près des gens dans la rue. Le « *People have the power* » de Patti Smith rejoint voire dépasse ici le « *Power to the people* » de John Lennon : « *Nous aussi, nous allions prendre les armes, les armes de notre génération, la guitare électrique et le microphone* ». Elle, qui a si bien compris que le rire était « *un ingrédient indispensable à la survie* », endosse encore aujourd'hui l'image de l'artiste total et libéré de tout statut : « *Je suis comme un sculpteur aveugle qui donne des coups de burin dans la masse* », écrit-elle encore dans *Just kids* (1999).

Enfin, pour clore cette entrée musicale vers l'autonomadie, on peut rester/revenir aux Seventies et constater, avec Frank Zappa, guitariste-philosophe aux phrasés et riffs uniques, que les gens abdiquent car lutter en permanence n'est pas pour eux une sinécure : « *Une bonne partie de la population ne fait aucun effort de réflexion, et ce n'est pas parti pour s'arranger. Alors ou bien on lutte*

pour une cause perdue et on y perd sa santé, ou bien on essaie de prendre les choses comme elles sont et de s'y faire ». Si le ton de l'auteur-musicien est ironique, la réalité du terrain s'avère beaucoup plus dramatique. Tant la résignation a essaimé.

C'est bien d'être zen et surtout de le rester. Mais toutes les injustices et les inégalités, sans parler des crimes et des guerres, ne sont pas très zen, et encore moins compatibles aux apaisantes méthodes zen qui vont jusqu'à occuper les rayons des grandes surfaces. Sauf à croire naïvement qu'un mantra correctement récité évitera systématiquement qu'une forte mandale ne soit balancée sur la gueule de son respecté prochain.

Dès lors qu'il s'agit de tendre l'autre joue, l'altruisme, tellement essentiel et si généreux, affiche soudainement ses limites très humaines. Pour reconstruire un monde en lambeaux, il faut parfois rassembler. Dalaï-Lama et Malcom X. Mandala et Mandela. Autrement dit, le non-agir avec l'agir, ou la belle harmonie des contraires.

Un manifeste libertaire pour manifester autrement

Ce *Manifeste pour l'autonomadie* n'est pas un nouveau manifeste du parti communiste, ni un autre manifeste futuriste, ni même une lettre ouverte à tel ou tel dirigeant qui, tous inévitablement, mais chacun avec ses variantes, nous épuisent avec leur lot de promesses non tenues, de coups de bluff et de buzz, avec leurs détestables stratégies de communication qui depuis trop longtemps ont remplacé toute

bravoure politique digne de ce nom ou même toute nouvelle idée progressiste susceptible de bousculer réellement le quotidien des habitants.

Plus qu'un programme, ce texte, à vocation hédoniste et libertaire, se veut un modeste appel à la réflexion, à la résistance, à la désobéissance. Avec le concours de l'esprit rock'n'roll, toujours mâtiné de blues, de jazz, et nourri d'autres musiques venues d'ailleurs, ce qui explique le recours à l'intermède musical qui a ouvert ce livre-manifeste. Il est plus facile de refaire le monde en musique, cela nous procure du plaisir en plus, voire des sensations fortes. Et l'envie de gratter sa guitare et aussi là où ça fait mal.

Un manifeste anti-mur de la honte, érigé contre tous les démons qui sont déjà en ordre de marche, des plus réactionnaires aux plus libéraux. Un manifeste humaniste pour la joie d'être au monde et de vivre ensemble, pour la liberté et l'autonomie animées par un farouche esprit nomade (au passage, je note l'injonction sociale de devoir aujourd'hui prôner ledit « *vivre-ensemble* » alors qu'il devrait aller de soi, naturellement. Cela ne fait que prouver l'état de déliquescence dans lequel se trouvent nos démocraties modernes. Personne ne vit ni même ne survit tout seul dans le monde, ce « *vivre-ensemble* » est donc à la fois une évidence, une aberration, et l'expression frôle le pléonasme. Il est consternant qu'on en soit arrivé là ; nul besoin d'être devin pour constater qu'en réapprenant à vivre, on le fera forcément ensemble). Un manifeste pour rebondir lorsque tout le monde est à terre, un lanceur d'alerte en

mots pour vivre debout et non plus à genoux.

Quand chez les sédentaires la vie ne fait plus rêver, il est logique de retourner, pas forcément chez les pasteurs-éleveurs d'ailleurs ou chez les chasseurs-cueilleurs d'autrefois, mais auprès des détenteurs de la sagesse des nomades. Alexandre Romanès, crédible sur ce sujet, a dit que « *le nomadisme n'est pas une vie facile. Mais c'est peut-être la seule qui vaut le coup d'être vécue* ». Voilà qui donne un peu envie, non ? La rebelle école buissonnière.

Un manifeste en forme d'adresse pour les réfugiés, migrants, voyageurs, car comme l'écrivait Pablo Neruda, « *il meurt lentement celui qui ne voyage pas* ». Un manifeste enfin pour que demain la planète Terre ne ressemble pas à un cimetière entouré de barbelés. L'objectif n'est rien d'autre que d'apporter ma toute petite pierre pour reconstruire l'édifice qui maintiendra le monde en bonne place et en un seul morceau (pour aller plus loin sur ce thème, je me permets de renvoyer à mon essai *Le voyage à la croisée des routes*, 2016).

Redorer le blason de la politique

L'autonomadie, c'est aussi se réapproprier l'espace de la « *chose publique* » (*res publicae*), repenser l'univers politique dans lequel nous baignons, en essayant de l'orienter vers plus de mobilité et d'autonomie, plus de liberté et moins de libéralisme, construire ensemble nos futurs, sans contraintes et sans murs. Imposer des jalons pour ne plus devoir voter « *contre* » (ou blanc) mais « *pour* ». Cela dure depuis trop longtemps.

Tandis que le monde s'interroge sur son incertain destin, l'Europe s'enlise toujours plus. Partout fleurissent les populismes à l'ombre des démocraties en berne. Pour ne prendre que le cas de la France, le constat est aussi évident qu'effrayant, même si peu d'entre nous n'osent ouvertement l'avouer : la gauche est devenue la droite, la droite est devenu l'extrême droite, et l'extrême droite est devenu le national-socialisme. C'est sûrement un peu caricatural mais cela à l'avantage de faire réfléchir nos élus et électeurs. Il est utile de convoquer l'histoire européenne pour mieux cerner notre confus présent. Certains de nos concitoyens, toujours plus nombreux, pensent même qu'en votant pour la droite extrême on évitera d'avoir l'extrême droite au pouvoir. Belle démonstration de naïveté et d'imbécilité conjuguées.

Dans un futur proche, les désillusions, hélas sanglantes, seront à la hauteur (la bassesse plutôt) des irresponsabilités et autres aveuglements actuels. Il reste bien dans le paysage de plus en plus franchouillard quelques écolos et gauchos déterminés, mais parfois trop encartés encore pour tenter de représenter de véritables options alternatives, utopistes et libertaires. Crier haut et fort qu'un autre monde est possible en restant debout toutes les nuits lors d'un printemps annoncé qui s'est laissé désirer est un bon début qui atteste d'une prise de conscience collective et salutaire, mais cela reste carrément embryonnaire.

Alors même qu'il ne s'agit plus du tout de faire table rase du passé, cette situation de sursaut

ne suffit évidemment pas à renverser la table sur laquelle ripaillent d'anciens médiocrates et de nouveaux populistes, tous le vent en poupe et conjoncturellement unis par le double appât du gain et du pouvoir. Lorsqu'on voit le chanteur Renaud, populaire virant au populiste, renier ses engagements précédents, on se dit que le fait de retourner sa veste est vraiment devenu un sport national. Le chanteur-compositeur de « *Où est-ce que j'ai mis mon flingue ?* » en arrive désormais, après les années pro « Tonton », à soutenir la droite dure et à s'émerveiller à l'idée d'embrasser un flic. La société l'a vraiment bien eu, lui, non ?

Il est vrai que personne ne trouve à redire lorsqu'un Macron trop libéral publie un livre titré « *Révolution* » ou, pire, quand un Buisson trop ardent sort un essai intitulé « *La cause du peuple* ». Les mots perdent tout sens lorsque la demande d'ordre, l'exigence de sécurité, la peur des lendemains, ne sont plus que des thèmes instrumentalisés par ceux qui détiennent les rênes des pouvoirs en place. Cela s'applique pour les journalistes, les politiques, les universitaires, etc., tous ou presque déconnectés, non pas des réseaux sociaux et des médias à leurs bottes, mais de la réalité quotidienne des Français et des autres humains qui peuplent l'espace européen, un continent défraîchi qui fut autrefois un haut-lieu de la pensée humaniste et même avant-gardiste.

Relire Malaparte, Gramsci & Cie

Dans la tourmente géopolitique de l'entre-

deux-guerres, Curzio Malaparte analyse, dans *Technique du coup d'État* (1931), quelques méthodes d'insurrections modernes auxquelles le monde est ou a été confrontées. Mussolini a compris le message, le danger qu'il suscite pour les populistes, et placera l'auteur en prison puis sous liberté très surveillée.

Cet essai de Malaparte, écrivain-diplomate au destin insolite (de protestant partisan d'un fascisme « social » dans les années 1920, il se convertira au catholicisme et au communisme dans les années 1950), décrit le mécanisme de la montée de tous les fascismes dans une Europe au bord de l'agonie et gangrenée par le nationalisme. Une époque, qu'on pensait naïvement révolue, qui en rappelle une autre. Il n'est donc pas inutile d'entendre à nouveau le cri salutaire de Malaparte, de se replonger dans l'écrit alors reçu, à l'heure où Hitler n'était pas encore au pouvoir, comme un « *traité de l'art de défendre la liberté* ». Dès le début de l'ouvrage, Malaparte enquiert que la défense de la liberté « *ne rapporte pas* ». Critiqué de toutes parts, à gauche comme à droite, ce livre a gêné tellement de monde parce qu'il a mis le doigt sur les stratégies antidémocratiques qui mènent et ramènent au pouvoir politique.

Je cite ici les premières lignes de l'essai : « *Je hais ce livre. Je le hais de tout mon cœur. Il m'a donné la gloire, cette pauvre chose qu'on appelle la gloire mais il est en même temps à l'origine de toutes mes misères. Pour ce livre j'ai connu de longs mois de prison, de longues années de déportation dans l'île de Lipari, des persécutions policières aussi mesquines que cruelles. Pour ce livre, j'ai*

connu la trahison des amis, la mauvaise foi des ennemis, l'égoïsme et la méchanceté des hommes, C'est de ce livre qu'a pris naissance la stupide légende qui fait de moi un être cynique et cruel, cette espèce de Machiavel déguisé en cardinal de Retz que l'on aime voir en moi qui ne suis pourtant qu'un écrivain, un artiste, un homme libre qui souffre plus des malheurs d'autrui que des siens ».

D'un Italien emprisonné à un autre, c'est à croire que la période du Duce fut prolifique dans les débats d'idées. Oublié dans les geôles d'une dictature ou sous les coups des miliciens, notre cerveau aurait-il tendance à mieux fonctionner ? L'être humain qui lutte pour sa survie est plus apte à penser : soit il n'a plus rien d'autre à faire ou à espérer, soit son instinct de survie démultiplie ses capacités à éclairer la misère du monde voire à lancer des pistes pour changer ce même monde en ruines. S'il est bénéfique de relire Curzio Malaparte, trop vite tombé dans l'oubli par ses égarements idéologiques, il faudrait également se replonger dans l'œuvre d'Antonio Gramsci.

En novembre 1926, suite à l'arrestation de Gramsci, accusé de conspiration, le procureur fasciste en charge du dossier déclare : « *Nous devons empêcher ce cerveau de fonctionner pendant vingt ans* ». Le cerveau – qui permet de penser – n'est décidément pas en odeur de sainteté pour les dictatures militaires comme d'ailleurs pour les religions monothéistes. Soit se taire, soit se terrer, soit collaborer, soit résister, le choix est des plus binaires. Les fascistes italiens parviendront à faire taire Gramsci puisqu'il mourra, ravagé par la

maladie, seulement quelques jours après sa sortie de prison en avril 1937.

Dans ses fameux *Cahiers de prison* (cinq volumes, 1983), il souligne que la bourgeoisie domine non seulement par la force mais également par le consentement, surtout par son « *hégémonie culturelle* » qui incite puis concrétise le fait que le prolétariat adopte purement et simplement les intérêts, sinon les valeurs, de la bourgeoisie. La phrase célèbre – « *Je suis pessimiste avec l'intelligence, mais optimiste par la volonté* » – mais souvent tronquée ou instrumentalisée, est extraite d'une lettre adressée par Antonio à son frère Carlo. Cette fameuse citation renvoie aussi à l'aphorisme du philosophe Alain qui, dans l'entre-deux-guerres et dans ses *Propos sur le bonheur* (1925), écrivait : « *Le pessimisme est d'humeur, l'optimisme est de volonté* ». Soyons le changement !

Nietzsche et Freud ne sont jamais très loin dans les pensées de l'époque, et aujourd'hui, près d'un siècle plus tard, on en revient de nouveau à s'interroger sur d'autres choix de société à ré-imaginer, sur l'échec patent des démocraties à l'occidentale, sur les lendemains qui déchantent, sur les nouveaux habits des fascismes en cours.

Du séisme des populismes, résister pour rester libre

Ce n'est pas un *scoop*. 2017 n'est pas 1917, tout comme la révolution numérique n'est en rien comparable à la révolution bolchévique. Mais les formes que revêt la bête immonde, quelque que soit la couleur des chemises que portent ses

partisans, rôde à nouveau aux portes et même dans l'antre de l'Europe. Vieux continent, vieux problèmes. À l'époque que certains jugèrent « belle », l'empire ottoman était l'homme malade de l'Europe, un siècle plus tard, c'est l'Europe tout entière qui est l'homme malade d'un monde qui avance bon gré mal gré… mais sans elle.

De nos jours, le populisme, sous des atours protéiformes, est partout. Il faut certes comparer ce qui est comparable, mais les ressemblances de l'Europe des années 2010 avec celles des années 1930 sont pour le moins troublantes. Le populisme n'en finit plus de fêter son triomphe, ici comme ailleurs, des États-Unis de Donald Trump jusqu'aux lointaines Philippines de Rodrigo Duterte. D'abord Brexit, puis Italexit, enfin exit tout court, l'Europe implose sinon explose tandis que les nations regonflent effrontément leurs muscles et fantasment sur les frontières. Ce n'est plus « *Je suis partout* » mais il est partout, le nationalisme-populisme évidemment.

Dans ce contexte de crise épuisante et durable, beaucoup de citoyens ont déjà abdiqué – soit par adhésion aux idées nauséabondes des extrémismes soit par écœurement et désertion des idéaux d'une démocratie libéralo-financière qui a trop déçu – et se résignent à perdre les derniers atouts et acquis qui leur restent : ainsi, au nom soi-disant de la sécurité, les Français s'accommodent d'un état d'urgence permanent, de la privation des droits élémentaires et d'une surveillance vidéo généralisée. En attendant d'autres mesures qui ne sauraient tarder. On l'a

compris, la prochaine vague de fascisme sera davantage tendance rose bonbon que brune ou vert-de-gris. Un fascisme à visage amical ? Et pourquoi pas un néonazisme à échelle humaine ?

Novembre 2016 : à l'annonce de la victoire du milliardaire républicain Trump à l'élection étasunienne, Michael Moore a posté sur Twitter une citation du chercheur Bertram Gross, auteur de *Friendly fascism* (« *le fascisme à visage amical* »). La voici : « *La prochaine vague de fascisme ne s'abattra pas sous la forme de chars et de camps, mais elle viendra sous la forme d'un visage amical* ». On connaît déjà de tels visages « amicaux », pensons à Poutine, à Assad, à Erdogan, et à tant d'autres en place ou dans les *starting-blocks* de la politique « décomplexée ».

Pour éviter au monde cet engrenage infernal et cette virée dans les abymes de la géopolitique du pire, il faudra des forces vives, des ressources nouvelles, mais aussi retrouver de l'énergie à puiser sans modération dans le vieux fonds de l'humanisme européen et de toutes les pensées de la contestation, de la résistance et de l'action.

Pour ne pas avoir à choisir entre la peste et le choléra, autrement dit entre le salafisme et le fascisme – qui ne sont que les deux faces d'une même pièce – il faudra se battre, retrousser les manches de nos chemises – quitte à en déchirer quelques-unes s'il le faut – mais aussi réapprendre à penser, avec des idées innovantes et beaucoup de courage. Face à l'adversité, la marche arrière est impensable et donc impossible. En matière de courage devant l'ennemi, rappelons ces propos de Lucie Aubrac : « *Résister, c'est vivre ; résister, c'est*

cultiver sa capacité d'indignation ; c'est dire non à toutes les formes de domination. Le mot Résister devrait toujours se conjuguer au présent ». Ce qui était vrai sous l'Occupation et le régime nazi l'est à nouveau sous la menace actuelle des vagues djihadistes et néofascistes. Le retour à l'obscurantisme n'est plus une chimère. Il est déjà là. Le combattre n'est plus une option mais une nécessité.

Anar-précurseur entre tous, Anselme Bellegarrigue est l'auteur en 1850 d'un *Manifeste de l'Anarchie* (paru en fait dans le premier numéro de *L'Anarchie, journal de l'ordre*, revue au sous-titre étrange et qu'il dirige), un texte largement occulté de nos jours, passé dans l'ombre du *Manifeste du parti communiste* (1848) de Marx & Engels, paru seulement deux années auparavant (ce dernier étant comme on le sait voué à une gloire plus durable). Il se rapproche beaucoup de l'anarcho-individualisme d'un Max Stirner mais aussi de l'esprit de la désobéissance civile d'un Henry David Thoreau, comme en atteste cet extrait de l'auteur du premier manifeste anarchiste de l'histoire : « *Vous avez cru jusqu'à ce jour qu'il y avait des tyrans ! Eh bien vous vous êtes trompés, il n'y a que des esclaves : là où nul n'obéit, personne ne commande* ». Ardent défenseur de la liberté – et parfois beaucoup trop de la propriété privée et d'une pensée qui relève de l'ultralibéralisme même si ce terme n'existait pas au milieu du XIX^{e} siècle – Anselme Bellegarrigue laissera à la postérité des textes pionniers sur le besoin et le devoir de liberté pour tous : « *La liberté menaçante... c'est le contraire qu'il faudrait dire. Ce qui effraye en elle c'est le*

bruit de ses fers. Dès qu'elle les a rompus, elle n'est plus tumultueuse ; elle est calme et sage ».

Henry David Thoreau, père-auteur de la désobéissance civile – revenue dans l'actualité par le biais de certains mouvements sociaux et altermondialistes, des Indignés espagnols à, dans une moindre mesure, Nuit Debout et autres ZAD français (le mouvement « *Nuit Debout* » qui, en 2017, devient une marque de chaussures ! ; le capitalisme n'a pas peur du ridicule et récupère absolument tout, au grand dam des citoyens qui veulent, encore, changer notre monde) – inventa en quelque sorte la résistance passive, qui inspira de nombreux grands « marcheurs » politiques, de Gandhi à Luther King. Pacifiste et panthéiste, il a couché dans son opus *De la marche* (1862), ces mots qui résonnent d'une incandescente actualité au cœur de l'Europe de 2017, ce continent désormais affaibli, inquiet des effets du réchauffement climatique et incapable de faire preuve d'humanité face aux défis migratoires : « *Je rêve d'un peuple qui commencerait par brûler les clôtures et laisser croître les forêts* ». Un beau rêve, que je partage souvent, en espérant qu'il ne se termine pas en cauchemar. Pour l'instant, c'est hélas l'inverse qui se produit : on brûle les forêts et on fabrique des clôtures.

Accueillir plus (et) correctement les migrants

Alexandre Romanès, dont les abords de son cirque ont été vandalisés en 2015 par des abrutis racistes, rappelle que pour tous les Tsiganes, c'est

toujours la même ritournelle sur le sol de France : « *On peut voyager mais on ne peut pas s'arrêter* ». Ce proverbe résume bien la situation des exilés et plus précisément celle des Roms dans une Europe de plus en plus refermée sur elle-même. Un autre proverbe tsigane complète cette idée en y ajoutant une jolie pincée de poésie : « *Quand le papillon se pose sur la branche, il craint de la briser* ». Dans notre monde éphémère, l'homme est traqué. Surtout s'il refuse d'être parqué. Guidé ou dirigé, sans cesse sous « bonne » escorte. Mais du papillon au colibri, il y a des ponts et du bon sens. Le papillon se protège comme il peut tandis que le colibri fait de son mieux pour « *faire sa part* ».

Pour tout nomade, s'arrêter un moment est péremptoire. Il faut bien recharger les batteries et l'arrêt temporaire est ce qui permet de mieux repartir. Sur la route, comme au boulot, la pause est rédemptrice. Se poser n'est pas tant se reposer que s'opposer. Mais les deux sont vitaux. Et pour batailler, il faut reprendre des forces en permanence. C'est pourquoi, aussi, les activités physiques, culturelles et joviales sont liées ; faire du sport pour rester en forme, jouer de la musique ou lire un roman, faire l'amour, se faire du bien ou se faire la malle, sans oublier d'aller boire un coup avec des amis pour s'amuser, sont essentiels à une bonne hygiène de vie. Nul doute que pour les luttes à venir, il faudra être en bonne forme et doté d'un excellent mental !

Du « *peuple de promeneurs* » cher à Alexandre Romanès aux nomades du Sahel proches au cœur de Pierre Rabhi, ce sont d'abord des êtres

humains et des cultures en mouvement dont il s'agit d'honorer le destin lorsqu'un vent mauvais menace la planète. On y est, le temps se gâte : le vent mauvais est même devenu une tempête nauséabonde. Dans la tourmente actuelle, tous les nomades du monde partagent un point commun avec les milliers d'exilés qui tracent leur destinée ou fuient les points chauds du globe : celui d'être rejetés, relégués, oubliés sur les bordures du monde, en marge de l'humanité.

Auteur de *Terre d'exil, terre d'asile* (2016), Georges Bogey, poète du local et du lointain, répond à l'urgence du moment qui est celle tout simplement d'être et de vivre pour des milliers d'exilés qui, souffrants de grands malheurs ou survivants de conflits qui les dépassent, ont soudainement tout perdu. Du jour au lendemain. Passant de tout à rien. L'auteur s'est fait, au fil de ces pages, leur passeur. Un bon passeur de vie, de récits et de témoignages, un passeur d'âmes et de mots, tellement loin des passeurs rapaces et sanguinaires qui pullulent le long des murs et des frontières de la Méditerranée et d'ailleurs. Ce recueil dispense les voix oubliées des exilés – souvent des jeunes – échoués bon gré mal gré dans un port, un refuge, un abri, un centre, quelque part en Europe, en France, en Savoie. N'oublions pas que plus de cinq mille migrants ont péri en mer Méditerranée au cours de la seule année 2016, une honte pour l'humanité, et pour l'Europe démocratique.

Dans un Occident sans projet, la place et le rôle des exilés devraient être une chance, une

opportunité, une belle occasion à saisir pour redonner du dynamisme à des sociétés assoupies, aisées et libres, ayant depuis longtemps oublié les vertus et les joies de la démocratie. Au cœur de nos contrées pourtant tempérées, le climat ne fait pas que se réchauffer, il est tendu, en proie au repli et à la peur. Parfois, il devient même glacial, par exemple lorsque le racisme ou le sexisme réapparaissent fièrement sur la scène publique. L'effet anxiogène mue en méfait haineux.

L'utopie politique d'une union européenne a vécu. Tandis que d'autres parties du monde émergent, ce continent usé est en déliquescence, cherchant sans cesse à se réinventer au risque d'imploser. Dans ce contexte maussade, les exilés de tout poil – surtout s'ils ont la peau sombre ou s'ils sont Roms – ne sont plus les bienvenus, mais le furent-ils un jour ? Celui qui arrive d'ailleurs n'est plus celui qui nous enrichit mais celui qui nous prive ou nous menace. Les exilés sont devenus des parias. Au mieux des invisibles, au pire des indésirables. De toute façon, ils gênent.

En deux ans, 2015 et 2016, le nombre de réfugiés entrés en Europe s'élève à environ deux millions. Une chance, une ouverture, un espoir. Pas une catastrophe. Mais la sombre actualité, nourrie d'angoisse, de colère et de terrorisme à tous les étages, d'une Europe dorénavant « *en guerre* », avec une politique frileuse des États et une peur croissante des citoyens, tout cela semble clairement contredire mes élans optimistes et néanmoins réalistes à long terme. Car l'Europe n'a jamais été qu'un agrégat d'exilés qui, au fil du

temps et de la richesse de leurs apports extérieurs, ont su se frayer un chemin au sein des sociétés locales, régionales, nationales, et finalement européennes et mondiale. L'espoir qui émerge n'a d'autre issue que de perdurer. Pour les réfugiés et tous les exilés. Pour l'Europe plurielle et pour tous ses habitants, sans distinction de papiers, de couleur et de religion. Fraternité et solidarité, deux vertus qui devraient s'imposer pour les passionnés d'Europe et qui tentent de la faire bouger, de la dépoussiérer pour la faire évoluer.

Les témoignages des migrants muent assez rapidement en récits d'émigrants. Charlot, passé devant et derrière la caméra, mettait leur douloureux destin en images et en scène. Libérer la parole des migrants, des réfugiés, des exilés, des errants de nulle part, des nomades de partout, c'est rappeler leur existence au monde. C'est lutter contre l'oubli d'une bonne part de l'humanité. Des mots pour exister, des maux à exorciser, démons à combattre. C'est garder un peu d'espoir pour tous ces damnés de la terre – et aussi damnés de la mer – de voir germer un jour des lendemains plus enchanteurs. Loin du mépris des hommes assoiffés de haine et de pouvoir ainsi que des bombes et des canons des massacreurs en tout genre qui déshonorent nos multiples et mortelles civilisations. Fragiles avant tout.

Des exils et des frontières

Raconter l'exil, comme l'explique justement, avec d'autres, l'écrivain Georges Bogey, c'est

vivre, voyager et s'immiscer dans l'intimité des vies cassées, blessées, arrachées et réduites pour toujours. L'exil n'est pas une fuite vers l'ailleurs mais une quête, souvent désespérée, de refuge, de lieu à la fois sûr et paisible. Un havre de paix pour ces réfugiés et ces survivants dans un monde devenu fou à force, pour les prédateurs patentés ou non, de vouloir obstinément le contrôler et le dépecer.

L'exil participe davantage de la survie que de la vie. Dans son livre *L'énigme du retour* (2009), Dany Lafferière revient sur sa propre expérience d'exilé haïtien, et note avec justesse que « *pour les trois quarts des gens de cette planète il n'y a qu'une forme de voyage possible c'est de se retrouver sans papiers dans un pays dont on ignore la langue et les mœurs. On se trompe à les accuser de vouloir changer la vie des autres quand ils n'ont aucune prise sur leur propre vie* ». La littérature représente aussi une forme de refuge pour les exilés qui souvent prennent plus facilement la plume que la parole.

Dans son *Manuel d'exil* (2016), l'écrivain franco-bosniaque Velibor Čolić, ayant déserté une guerre sauvage au cœur de l'Europe au début des années 1990, revient lui aussi sur son parcours de réfugié débarquant en France : « *L'homme sans papiers est un homme sans visage. L'homme sans patrie n'est rien, un arbre sans tronc ou un oiseau sans ailes* ». Dernier exemple, l'Albanais Gazmend Kapllani qui, dans son flamboyant *Petit journal de bord des frontières* (2012), illustre le statut de l'émigré dans notre univers nomade globalisé : « *Quel que soit le côté de la frontière où nous nous trouvons, nous sommes*

tous des émigrés en ce monde. Avec un permis de séjour temporaire sur cette terre où nous sommes condamnés à n'être que des passants ». Sauf que, trop souvent, le passant-badaud trace paisiblement son chemin là où le passant-émigré, qu'il soit réfugié ou migrant peu importe, ne passe pas inaperçu. L'un se promène librement, l'autre circule la peur au ventre. Pour le second arrivent, dans la foulée de ses pas maladroits, le contrôle d'identité, l'arrestation, le camp, le centre de rétention, etc.

Toujours sur la route, la vie continue malgré les déroutes inévitables mais enrichissantes. De *La Condition humaine* chère à André Malraux à *L'Homme révolté* d'Albert Camus, en passant par *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, le siècle précédent a démontré qu'en dépit des tragédies et des idéologies sanglantes, il ne fallait pas désespérer de l'Homme. Même si, il s'agit d'un autre débat fondamental, c'est sans nul doute la femme qui sera l'avenir de l'homme. Le chemin s'annonce long et sinueux. Notre siècle est mal parti mais la fin de l'Histoire n'est pas à l'ordre du jour. Place aux matrimoines devant l'obsession des patrimoines. Les patries en furie ont fait trop de dégâts, ont mis trop de gens dépossédés sur les routes, ont envenimé jusqu'à l'excès ces « *identités meurtrières* » décrites par Amin Maalouf.

Les femmes seront demain peut-être les derniers remparts contre la barbarie de ces hommes déshumanisés par les trois fléaux « théocratico-fascistes » aujourd'hui en vogue : *le fascisme vert* (l'extrémisme religieux, et avant tout le djihadisme qui sème la terreur là où il passe), *le*

fascisme brun (l'ultranationalisme, le populisme, et les partis d'extrême-droite qui fleurissent un peu partout), *le fascisme or ou jaune* (le capitalisme dans tous ses états prédateurs, et notamment le financier avec son argent-roi). Les femmes donc. En exil aussi, les femmes s'adaptent souvent mieux et bataillent plus dignement sur le front économique et social que leurs maris, leurs pères ou leurs frères. Nomades ou sédentaires, ici comme ailleurs, au lieu de se pavaner sur la route comme au bistrot, les hommes devraient plutôt retourner sur les bancs de l'école et accepter de baisser la garde, ouvrir les yeux et des livres.

Tout comme le sédentaire a besoin du nomade, l'habitant du cru a besoin de l'exilé du bout du monde, le dedans a besoin du dehors, et le local du global, enfin l'homme a également besoin de la femme, et réciproquement. Même si pour l'heure, seules les femmes semblent posséder la capacité de ne pas conduire notre planète à l'apocalypse. Il n'y a pourtant de belle existence possible qu'en vivant ensemble, toutes et tous, ici ou là, chez nous comme chez eux, mélangés au cœur du Tout-Monde et lovés sur notre Terre commune rendue à l'état de modeste village global. Créons du lien et du liant, à base des pensées chères à Édouard Glissant et à Edgar Morin, pour regagner l'envie d'être.

De l'exilé au migrant puis à l'immigré il n'y a souvent qu'un pas trop vite franchi. S'il ne s'intègre pas toujours facilement dans la société d'accueil, l'exilé intègre en revanche rapidement le statut de l'immigré dans lequel l'enferment de

concert les autochtones inquiets et les autorités assermentées. Du moins s'il est dit « de couleur » ! Car l'exilé sera perçu souvent comme un immigré et presque jamais comme un expatrié… Les exceptions ne feront que confirmer la règle.

En effet, le « blanc » occidental en Inde, au Sénégal ou au Cambodge, aura beau tenter d'être un immigré – ou même un exilé – sur ces terres lointaines, il n'y parviendra pas. La condition d'immigré est réservée au « basané » ou au « noir », c'est ainsi. Le « blanc » ne sera jamais autre chose qu'un touriste (s'il ne fait que passer, et dépenser son argent) ou qu'un expatrié (s'il décide de rester, et gagner de l'argent). Il est même riche et dominant malgré lui. Tandis que son ami ou voisin indien, sénégalais ou cambodgien ne sera jamais, lui, qu'un exilé, un clandestin, un migrant, un réfugié, bref un émigrant devenant immigré s'il survit. Il lui sera très difficile d'accéder au statut si envié d'*expat*, dont le terme, non dénué de néo-colonialisme affirmé ou masqué, paraît « naturellement » réservé à l'Occidental au visage pâle.

Il y a donc voyage et voyage. Un Parisien au RSA aussi franchouillard que magouilleur ou un retraité grognon qui préfère le soleil des tropiques sera un expatrié s'il s'installe quelques mois au Mexique ou en Thaïlande alors que le Mexicain ou le Thaïlandais qui débarquerait à Roissy – même avec un visa dûment tamponné et un doctorat en physique nucléaire (ou en lettres dites modernes) en poche – sera traité de migrant puis d'immigré, et donc fraîchement accueilli comme

les douaniers, français ou non, savent si bien le faire. Passeport et diplôme ne valent pas grand-chose face aux préjugés autrement plus ancrés dans les têtes des hôtes qui, depuis belle lurette, renvoient sans le savoir le terme d'hospitalité vers sa racine plus hostile qu'hospitalière.

Lorsqu'à de rares exceptions cette règle n'est pas respectée c'est que tout simplement le migrant possède un portefeuille bien fourni, et qu'il émarge comme *businessman* crédible et débitable ou comme haut fonctionnaire d'un État complice ou véreux. Il devient alors un « *personnage important* » et tout le monde le remarquera puisqu'il ne cessera de traîner son complet veston dans les salons VIP réservés aux énergumènes de son espèce. Résilience et résistance, de l'individu au collectif, du nomade au sédentaire, il ne faut pas abdiquer, ne rien lâcher sauf son énergie, et refuser l'inacceptable.

Se méfier aussi des faux amis et des vrais traîtres. Fréquenter du bon monde n'est pas fréquenter le beau monde. Une nuance de taille qui n'a rien d'un détail, car la qualité de l'entourage des proches est aussi ce qui permet de tenir dans les batailles qui perdurent et s'endurcissent. « *Bienheureux ceux qui ne confient leur vie à personne* », écrivait le romancier Fernando Pessoa, dans *Le livre de l'intranquillité* (1984). Aussi, la confiance en soi et aux autres est essentielle, et si déjà on risque sa peau ou sa liberté en bravant les sbires d'un système de plus en plus autoritaire, autant bien choisir ses amis et ses acolytes.

Si les migrants et les nomades effraient les « *bons Français* » (*dixit* Pétain et ses épigones) et font l'objet de mesures qu'en haut lieu on nomme pudiquement « *d'éloignement* » – pour signaler expulsion ou enfermement –, les visiteurs sont accueillis à bras ouverts, surtout (voire bientôt uniquement) si leurs poches sont bien pleines.

L'exotisme, par contre, n'a pas de frontières, on l'oublierait presque, dans l'ambiance délétère du moment. La mise en tourisme de la planète est en marche. Cela se déroule avec la bénédiction des autorités – et des chercheurs, des scientifiques et bien sûr des acteurs économiques de tout poil – qui font, ici comme ailleurs, du développement touristique une priorité « nationale ». Rappelons néanmoins qu'un pays s'appauvrit terriblement quand son gouvernement se voit tenté par le développement massif d'une forme de monoculture touristique. Autrefois, ce fut parfois le sort de telle ou telle république bananière d'un petit pays dudit tiers-monde, aujourd'hui cela peut devenir le cas d'un pays comme la France, dont la tiers-mondisation en cours n'est plus ni un mystère ni une surprise. Tout miser dans l'industrie des loisirs et dans le « *terroir-caisse* » revient à hypothéquer le destin d'une région ou d'un pays. D'autant plus lorsque le risque d'attentats sur fond d'état d'urgence perdure.

À l'échelle mondiale, la France ne faisant pas exception, les écoles, l'université, la recherche, les savoirs sombrent peu à peu dans le créneau et

le piège du management, y compris les humanités (ou « *sciences humaines* », mais le terme est moins avenant) ce qui est plus étonnant. Par exemple, après avoir été souvent embrigadée au service du colonialisme, l'ethnologie est progressivement passée au service du tourisme et, plus que jamais, du patrimoine, qu'il soit culturel ou non. Préserver un site ou un événement ne vaut plus que pas sa capacité à rapporter de l'argent… ce qui passe le plus souvent par le fait d'attirer un grand nombre de touristes, si possible étrangers.

Un mot peut être tout et son contraire. Le terme « *hospitalité* » par exemple. Il est dérivé de deux mots latins, que tout oppose, *hospes* et *hostis*. Ainsi, *hostes* c'est l'hôte ou celui qui reçoit, tandis que le terme *hostis* c'est clairement l'ennemi. Convivialité et conflictualité. Le fait de déclarer les hostilités n'incite guère à l'hospitalité qui est une notion contradictoire. Elle se réfère à l'étranger, à la fois enrichissant et dangereux, vecteur d'échange et être menaçant. « *Je t'aime moi non plus* », l'altérité n'a jamais été simple, hier comme aujourd'hui, surtout si l'autre en face est « *tout autre* », comme l'écrivait déjà le spécialiste allemand des religions, Rudolf Otto, dans son œuvre majeure *Le sacré* (1917). Otto est aussi celui qui a créé le concept de « *numineux* » – du latin *numen*, qui se réfère à la divinité – qui confère à un « *mystère* » s'avérant à la fois terrifiant et fascinant. L'étranger, du fait de son altérité radicale, recouvre cette double nature. La dictature aussi (si vous n'êtes pas convaincu, regardez *Le triomphe de la volonté*, le film de Leni

Riefenstahl, sorti sur les écrans nazis en 1935).

Le rapport à autrui ne fait pas l'économie de la pensée complexe telle qu'elle fut définie par Edgar Morin et d'autres. L'accueil de l'Autre qui est vraiment « autre » donc différent – comme aujourd'hui pour les milliers de réfugiés en quête de « refuge » dans une Europe de plus en plus cadenassée – oscille sans arrêt entre l'envie de richesse dans le partage et le risque ou la peur dans la rencontre avec l'inconnu. L'ouverture d'esprit ne se décrète pas, elle se décide et se vit. En dépit d'une certaine croyance populaire qui persiste, et avec un brin d'ironie, on peut honnêtement considérer que « *l'esprit d'ouverture n'est pas une fracture de crâne* », *dixit* Pierre Desproges. Et comme le disait Frank Zappa, gratteur-penseur d'une époque d'ouverture révolue, celle où des utopistes croyaient acheminer l'imagination au pouvoir, « *l'esprit c'est comme un parachute, s'il reste fermé on s'écrase* ». Il faut donc l'ouvrir, surtout par le mauvais temps voire pendant la tempête qui menace aujourd'hui nos fragiles démocraties. L'ouvrir aussi car l'indispensable esprit d'utopie (re)surgit lors des périodes de grandes mutations et/ou de fortes turbulences politiques et sociales.

Tout voyageur épargné par le désespoir réfléchit au sens de sa vie et non pas à sauver sa peau. Un luxe. Le nec le plus ultra. Ce voyage-là est propice à la bonification. Mais son voyageur, même fauché, ne peut être désespéré. Qu'on se le dise, un tel voyage d'agrément ne souffre d'aucun désagrément sinon intérieur : « *On part en voyage,*

non pour se fuir, mais pour se trouver », écrivait Jean Grenier. Le mieux est alors d'opter pour un aller simple. Mais cela vaut pour le cas d'un périple consentant et non pour un embarquement forcé : « *Seul le voyage sans billet de retour peut nous sauver de la famille, du sang et de l'esprit de clocher* », consigne Dany Lafferière, dans *L'énigme du retour* (2009).

Réfugiés, immigrés, expatriés

Masques blancs et peaux noires. Depuis Frantz Fanon, à l'exception des mots, rien n'a changé, la mainmise du colonialisme a laissé la place à celle du capitalisme (même si l'un n'est jamais très éloigné de l'autre). Les maux, eux, restent intacts.

Quant à l'immigré incapable de gravir le mont de l'Olympe où siègerait une hypothétique blondasse en guise de déesse Europe, il pourra néanmoins – s'il se comporte comme un bon toutou (celui que tout maître chérit), en évitant précisément d'être un mouton noir – échapper à la dure condition de l'immigré, du migrant, du réfugié, du clandestin, du sans-papier… en se transformant en touriste organisé et domestiqué. On le voit, entre le bon toutou et le bon touriste, il existe des liens étroits et d'étranges similitudes que l'abandon du libre arbitre, par exemple, caractérise assez nettement. Ici le maître, là le guide. Pour le clébard en laisse, comme pour le vacancier en goguette, il n'y aura nulle sortie sans chefs pour décider de leur destin.

La condition touristique est alors le moyen

unique et ultime pour quitter l'habit de l'immigré. Ce dernier ne sera jamais expatrié mais devenir touriste reste une option. Un moyen d'entrer sur le territoire de l'autre. De s'insérer sans jamais s'intégrer. L'illusion est totale et pourtant elle fonctionne, là réside la force du capitalisme et des agents, touristiques et autres. Car l'autochtone – tel le fier cow-boy face aux Indiens relookés par le couple Ford-Wayne – saura faire la différence entre les touristes. Comme toujours, puisque l'Occident vénère la dialectique, les bons et les méchants sont aisément reconnaissables. Du Congolais ou du Danois, on aura vite compris lequel des deux sera l'Indien à pourchasser.

La situation cependant se complique dès lors que l'expatrié blanc est devant un réfugié blanc. Et inversement. La situation se complique, à l'instar du monde actuel qui, lui aussi, paraît foncer droit dans le mur si toutefois personne – vous et moi – n'entreprend de redresser la tête pour changer de cap. Jeu de dupes, malgré les frontières, physiques et mentales, qui perdurent. Il n'empêche que l'absence de couleurs brouille les pistes à défaut de réussir à abolir les frontières.

À l'issue des épouvantables odyssées, en mer, sur terre, dans les airs aussi, toujours en quête de plus de liberté, d'une terre de refuge, parfois d'un travail et d'un espoir de vivre mieux, les migrants sont des voyageurs forcés, fuyards en quête d'une place tranquille sur terre, eux qui n'avaient le plus souvent pas même songé à quitter leur foyer un jour. L'évolution du monde est imprévisible. Demain nous pourrions être et

sans doute serons-nous des réfugiés. À chacun son heure, de gloire, de détresse, d'évasion ou d'exil. L'hospitalité sera alors d'actualité pour tous car personne ne sera plus à l'abri.

On redécouvrira ce beau mot qu'est celui de « *bienvenue* ». En anglais, « *welcome* ». C'est le titre d'un bon film de Philippe Lioret (2009) autour du périple d'un migrant qui apprend à nager dans le but de rejoindre l'Angleterre. C'est surtout un mot d'accueil et d'hospitalité dont les réfugiés passés par la route des Balkans durant le second semestre 2015 se souviennent avec émotion, alors qu'ils lisaient ou épelaient ces sept lettres magiques, « *w-e-l-c-o-m-e* », à leur arrivée dans les villes allemandes, exténués mais survivants, après avoir enduré les pires épreuves entre la Syrie et la Hongrie, pour ne prendre que cet itinéraire.

Selon les Nations Unies, on dénombre 244 millions d'immigrés dans le monde en 2015 et un total de 21 millions de réfugiés ayant quitté leur pays cette même année. Près de deux millions de migrants sont arrivés en Allemagne au cours des deux dernières années. Face à cette tragédie des réfugiés qui se poursuit dans une indifférence (presque) générale, à chacun et à chacune de nous de « *faire sa part* ». Souhaiter le changement, c'est être prêt à prendre des risques. Ici et maintenant, nos risques sont moindres, mais compte tenu de l'obsession sécuritaire et de la peur de l'étranger qui ont cours, il faut du courage pour accueillir celles et ceux qui en ont besoin. Alors, courage, et accueillons ! Toujours et encore.

Encore (2015) est le titre du beau roman de

l'écrivain turc Hakan Günday, un livre puissant qui raconte l'histoire d'un gosse pris dans la nasse sordide de la vie et même né au cœur d'un réseau de trafic de clandestins. À neuf ans, au boulot avec son père, Gazâ est déjà passeur de clandestins en quête d'eldorado en Grèce. Une analyse fine du mécanisme de déshumanisation, une terrible plongée au sein de la dure mais vraie vie des réfugiés qu'on hésite « encore » à accueillir dans nos chaumières, si confortables et sécurisées : « *Les clandestins montaient dans la caisse du camion et, après un voyage de deux cents kilomètres, ils montaient à bord des bateaux et se perdaient dans la nuit* », écrit Hakan Günday.

Voilà une autre citation extraite de son livre, au moment où l'homme fort d'une Turquie qui marche au pas, Erdogan, menace par un chantage honteux l'Europe affaiblie d'ouvrir le robinet du flux migratoire, bref de lâcher les réfugiés comme on lâcherait des loups, alors qu'ils sont nombreux à traîner comme des pestiférés embarrassants dans les camps de transit turcs ou d'ailleurs dans l'attente d'un ouest plus édénique : « *La différence entre l'Orient et l'Occident, c'est la Turquie. Nous, c'était là que nous vivions. Cela voulait-il dire que notre pays est un vieux pont entre l'Orient aux pieds nus et l'Occident bien chaussé, sur lequel passe tout ce qui est illégal ? Tout cela me chiffonnait. Et en particulier ces gens que l'on appelle les clandestins… Nous faisions tout notre possible pour qu'ils ne nous restent pas en travers du gosier. Nous avalions notre salive et nous expédions tout le contingent là où il voulait aller… Commerce d'une frontière à l'autre… D'un mur à l'autre* ». Accueillir donc.

Ouvrons bien grande notre porte à l'exilé cherchant asile et au réfugié qui a fui la guerre et retardé son rendez-vous avec la mort. Sa vie peut ainsi redémarrer – encore un nouveau départ – et la nôtre élargira son horizon vers d'autres possibles, vers un monde différent et plus juste, lointain et proche à la fois. Humain en un mot. Un beau mot, pas de trop et même pas gros.

Décadence humaine et des cadences inhumaines

Du nomade au migrant, il n'y a souvent que l'appellation qui change. Arrivé au terminus d'un périple infernal il est parfois question de terminologie pour trouver une issue de secours. Artiste-auteur protéiforme, John Berger a jeté un regard lucide sur le fascisme économique qui gangrène nos modernes sociétés et a surtout expliqué que c'est avec les livres qu'on apprend à vivre. Dans son beau récit titré *D'ici là* (2006), il débat de voyages, d'Ardèche, de grottes et de nomades, rappelant au passage que pour vivre heureux, et des fois simplement rester en vie, il faut vivre caché. Sans-abris d'ici et réfugiés d'ailleurs savent de quoi il et on parle et le tarif que cela coûte.

Se planquer, c'est une condition non pas humaine mais de survie, surtout pour ceux qui, de gré ou de force, ont rejeté la sédentarité, ses enclos et ses barbelés, son confort pratique et son chez-soi rassurant : « *Tant pour les chasseurs que pour le gibier, savoir se cacher est une condition de survie. La vie dépend de l'abri trouvé. Tout se cache. Tout ce qui a*

disparu est allé se cacher. Une absence – comme celle des morts – se ressent comme une perte, bien sûr, mais pas comme un abandon », écrit John Berger, dont le nom de famille était dans doute prédestiné. Dès 1974, avec *Le septième homme*, livre inclassable coécrit avec Jean Mohr et initialement paru dans la collection « Voix » de François Maspero, John Berger dépeint la cause ouvrière et le sort des immigrés exploités, offrant au lecteur-spectateur un regard critique et sociologique qui résonne avec la situation actuelle des réfugiés si mal accueillis en Europe, en France notamment.

Cela dit, la question migratoire est mondiale, et si ce qui se déroule à l'autre bout du monde retient encore moins notre attention – et celle des médias qui jouent sournoisement sur nos peurs – alors que les situations dramatiques ne sont pas moins criantes et révoltantes sur les marges du sous-continent indien, au Sahel, dans les Caraïbes ou évidemment au Moyen-Orient. Sans oublier, et c'est loin d'être un détail, que demain la majorité des migrants – qu'ils soient économiques ou politiques n'importera plus guère – seront climatiques. Les flux migratoires des années à venir ne seront plus seulement le fruit pourri de guerres fratricides ou d'une misère économique éhontée, mais principalement des conséquences liées au réchauffement climatique. Qu'on le veuille ou non, les réfugiés climatiques formeront l'essentiel des bataillons des migrants du futur.

Concernant ladite « *crise des migrants* » (dans l'essentiel il s'agit d'un afflux de réfugiés de diverses guerres qui recherchent à la fois asile et

secours) qui se manifeste aux portes de l'Occident, il ne fallait pas attendre le mois de septembre 2015 ni même focaliser toute notre attention sur les frontières européennes soudainement assiégées par d'incontrôlables flux d'*aliens* ! Les réfugiés partagent une vieille histoire que nos médias et nos politiciens ressortent quand le besoin leur semble pressant.

Le quotidien britannique *The Guardian*, du 21 juillet 2015, titrait ainsi un long reportage « *Rohingya migrants sold to Thai fishing boats as slaves* ». Mais, dans l'Europe actuelle, personne ou si peu s'intéresse aux Rohingyas, minorité musulmane survivant dans des camps birmans. Non seulement, les Rohingyas ne menacent pas d'envahir la lointaine Europe mais en plus, tandis que la Birmanie se refait une santé sur la scène internationale (diplomatique et touristique), ils ont le malheur d'être de confession musulmane. Ce qui n'est guère propice à la compassion occidentale à notre époque où la haine et le rejet l'ont emporté sur la compréhension et l'aide. Au moment où le totalitarisme islamiste nourrit toutes les réactions et alimente les partis réactionnaires, les Européens seraient fous de trop s'intéresser à eux ! Alors, et 2016 fut pour cette communauté opprimée encore plus grave que 2015, on les laisse crever dans l'indifférence… tandis que les survivants et leurs enfants se jetteront dans les bras du salafisme, dont les vicieux ténors s'avouent trop heureux de trouver à bon compte ces damnés de la terre birmane en attente de soutiens et de sauveurs.

Les manquements de la communauté internationale lui coûteront cher, sur le long terme, en ciblant d'abord les derniers territoires ou refuges encore démocratiques. Le respect de l'autre débute par la manière de le voir, puis de le connaître, et enfin de le reconnaître. Sans cela, la rencontre n'a pas eu lieu ou reste éphémère. C'est par l'accueil et donc l'hospitalité que l'hôte forge sa marque de reconnaissance de l'autre qui est son invité, celui qui foule son territoire.

On peut penser ce qu'on veut d'Angela Merkel, la chancelière allemande, mais en septembre 2015 elle est entrée dans l'Histoire, par la grande porte, là où le président Hollande n'a même pas trouvé l'escalier de secours. Elevée derrière le rideau de fer et à l'ombre du mur de Berlin, elle sait d'où elle vient et ce qu'il en coûte d'aller se battre contre le communisme, le nationalisme et même le machisme du monde politique. Au moment où les réfugiés affluaient massivement dans son pays au risque de le déstabiliser fortement, elle a prononcé ces mots qui resteront gravés dans l'histoire contemporaine allemande : « *Si nous devons nous excuser chaque fois que nous montrons un visage amical en cas d'urgence, alors ce n'est pas mon pays* ». Rappelant l'essence de la Constitution allemande, Angela Merkel a tenu à préciser que « *la dignité de l'être humain est inviolable* », ce qui ne fait que légitimer la tradition d'hospitalité germanique (*Willkommenskultur*). Cela n'a pas toujours été le cas dans l'histoire allemande, et on connaît aussi l'actuelle situation démographique du pays et le manque d'une

certaine main-d'œuvre en Allemagne, mais cela n'empêche pas de mentionner le courage de la chancelière alors que les vieux démons (Pegida, AFD, néonazis, etc.) sont déjà aux abois, dans l'épreuve de la rue comme sur les rails politiques. L'attentat islamiste perpétré le 19 décembre 2016 contre un marché de Noël, au cœur de Berlin, faisant douze morts et aux conséquences incalculables pour le pays, ne peut qu'envenimer une situation déjà très délicate…

À l'échelle européenne, le clivage droite-gauche n'est pas encore totalement devenu obsolète comme on voudrait un peu vite nous le faire croire. Mais, incontestablement, les repères se brouillent et la cohérence disparaît dès lors que tout le monde écrit ou dit n'importe quoi, dès lors que la corruption atteint tous les courants de la vie politique : Merkel et Hollande sur la question de l'accueil des réfugiés, mais aussi, pour prendre un exemple interne à la France, les ministres des affaires étrangères, Villepin et Fabius : il faut bien reconnaître que celui de Chirac s'est montré, hier comme aujourd'hui, plus visionnaire que le second qui ne fait guère honneur à la France. Le flou s'immisce partout, et il y a des limites à ne pas dépasser. Je n'ai et ne voterai jamais à droite – à supposer que l'idée d'aller glisser un bulletin dans une urne garde un sens – mais que signifie encore d'aller voter aujourd'hui à « gauche » ?

À force de mimétisme, de virages libéraux et de dérives autoritaires, et surtout de lorgner clairement sur sa droite, la gauche a perdu le sens de l'orientation, à commencer par ses vertus

sociales, humanistes, bref progressistes. Jean Jaurès peut se retourner dans sa tombe. Mais il faudra bien qu'un moment les héritiers et les nouveaux venus qui pensent qu'une gauche existe toujours se mettent autour d'une table, ne serait-ce que pour savoir s'ils ont encore des choses à dire, à faire, à réinventer. Le chantier est immense et le temps compté.

François Jullien, philosophe et sinologue, s'insurge avec raison contre la pauvreté du débat d'idées dans la France actuelle, et appelle, dans son dernier ouvrage, au titre explicite, *Il n'y a pas d'identité culturelle* (2016), les gens qui souhaitent se bouger à « *activer nos ressources culturelles* ». Le mot « *ressources culturelles* » remplaçant à ses yeux avantageusement le terme « *identité* », usé et instrumentalisé à souhait, sulfureux, en proie à toutes les récupérations idéologiques. François Jullien considère que le terme « *ressources* » est plus approprié que celui de « *valeurs* », moins ambigu et plus ancré dans l'humain et la nature que dans l'économie. Il estime surtout qu'une culture n'a pas d'identité tout simplement parce qu'elle ne cesse de se transformer. Elle mue sans arrêt. Une évidence qui, à notre époque trouble, tend à être constamment occultée. À l'instar d'une langue, une culture qui ne se transforme plus est une culture mourante, car agonisante, puis réellement défunte, sans espoir de résurrection. Il faut, avec lui et d'autres, cesser de parler à tout bout de champ de « *choc des civilisations* » et davantage évoquer les carrefours des cultures, ou plus simplement encore les rencontres culturelles.

S'il faut se méfier du relativisme culturel, il en est de même de l'universalisme qui ne vaut que lorsqu'il combat le communautarisme, en-dehors de cela la visée à l'universalisme a souvent été – et hélas le reste – l'affaire d'un Occident dominateur, trop sûr de lui, y compris lorsqu'il se trompe grossièrement. Ainsi, par exemple, a-t-on longtemps parlé, très sérieusement, d'un « suffrage universel » excluant tout naturellement les femmes : un universel donc très relatif.

De nos jours, on devise beaucoup d'un concept un peu trop en vogue à mon goût et qu'on appelle « *appropriation culturelle* ». Il est toutefois symptomatique de l'époque à laquelle nous appartenons. Étasunien par excellence, ce concept exprime l'idée que l'adoption ou l'utilisation d'éléments d'une culture spécifique par les membres d'une culture dominante serait inévitablement irrespectueuse, voire oppressive et récupératrice. Deux exemples : une historienne blanche discutant de l'esclavage des noirs dans une faculté antillaise ne sera pas légitime aux yeux de certains noirs autochtones « spoliés » ; un sociologue évoquant la traite des femmes à des fins de prostitution ne sera pas non plus légitime puisque il est un homme analysant le sort des femmes, et donc ne peut pas comprendre l'autre sexe ! Bref, chacun doit rester dans sa famille, son clan, son genre, enfermé aussi dans sa couleur et sa foi. Evidemment, ce concept est inopérant, nocif et sectaire, tout droit inscrit dans la logique du communautarisme en plein essor. Le danger, essentialiste, de cette « *appropriation culturelle* »

instrumentalisée, est simple : c'est le risque d'une « *assignation à résidence identitaire* » à perpétuité pour beaucoup de gens qui avaient juste demandé à vivre sur un territoire, avec tous ses occupants, sans se prendre la tête sans arrêt, ni les jambes à leur cou ! L'autonomadie, optant pour le métissage enrichissant sous toutes ses formes, prône clairement le contraire.

Radicalement bouleversé, le nouvel ordre du monde ne sera plus monolithique (avec le capitalisme vainqueur par KO) ni bipolaire (avec deux « Grands » tenant les rênes du pouvoir ou avec un retour à l'ancienne guerre froide) : il sera multipolaire et dominé par un Orient longtemps oublié et dorénavant puissant, en pleine restructuration. L'ordre social aussi se voit partout chahuté. L'athéisme et la laïcité régressent face aux renouveaux agressifs de toutes les religions. Malraux avait prédit juste. Mais au XXIe siècle, le recours aux traditions consacre d'abord le retour de l'obscurantisme. L'autocratie congédie un peu partout la démocratie, et l'essentialisme révoque l'universalisme.

Certes, l'universalisme s'est montré trop prétentieux – avec son ingérence et son arrogance – et aujourd'hui l'état du monde en paie le prix. Plus que louable sur un plan philosophique, l'universalisme l'est nettement moins dans le domaine géopolitique. Recul américain et absence européenne obligent, et à force d'être vraiment trop à l'ouest, le monde est temporairement passé à l'est : la Chine, l'Inde, le monde musulman du Moyen-Orient à l'Indonésie, et bien sûr la

nouvelle Russie impériale, occuperont demain le devant voire l'ensemble de la scène internationale.

Si l'Europe ne se ressaisit pas rapidement – en se reformant, en se réformant – elle disparaîtra des radars des grandes décisions de l'économie et de la politique mondiale. Ce ne serait pas seulement un terrible gâchis sur le plan culturel et démocratique, mais dangereux pour l'équilibre géostratégique d'une planète qui n'est plus à l'abri de guerres abjectes dont personne ne peut aujourd'hui mesurer les conséquences, humaines et environnementales. Et géopolitiques.

Un Occident rattrapé par le wahhabisme

Les accointances entre un Occident capitaliste et un Moyen-Orient autoritaire mais riche ne datent pas d'hier. L'engrenage des faits historiques risque pourtant de nous devenir, à tous, fatal. Un petit rappel s'impose : au panarabisme exhorté jadis par Nasser, et qui a aujourd'hui échoué, l'Arabie Saoudite opte de son côté, et cela se poursuit de nos jours, pour un panislamisme focalisé autour du seul wahhabisme, guidé par les Frères musulmans et leurs affidés salafistes. Une brèche dans laquelle l'Occident a eu la mauvaise idée de se glisser.

Talonnée désormais par l'Iran, revenue jouer sa partition dans le « grand jeu » oriental, l'Arabie sunnite n'est plus aussi heureuse et même assez isolée, alors qu'elle s'enfonce dans un conservatisme croissant sur fond de guerre interne de succession. Le royaume est débordé

sur son propre thème de la radicalité religieuse. La surenchère autour de l'idée de savoir ceux qui seront le plus orthodoxes est lancée : d'un côté les wahhabites réactionnaires saoudiens, de l'autre les salafistes piétistes de mèche avec les djihadistes terroristes. Ça promet de juteux débats sur l'intolérance ! Nombreux à être engagés sur les réseaux sociaux, la plupart des Saoudiens ne critiquent plus rien dans la vraie vie, celle de la sphère publique, où soudain le titre du roman de Houellebecq, *Soumission* (2015), fait corps et sens.

Chez les bédouins, la fiction de la Toile ne descend pas jusque dans la rue. Dans ce royaume sous surveillance générale, le numérique est peut-être un défouloir mais pas une révolution, juste un mirage qu'on aperçoit au loin dans le désert entre deux puits de pétrole. Mais, en sa double qualité de porte-voix du salafisme dans le monde et de portefeuille financier de l'islamo-capitalisme, l'Arabie Saoudite étend sa toile stratégique et son influence là où ses idées et surtout son argent font des heureux, de la cité de Mantes-la-Jolie en Ile-de-France à l'île de Madura en Indonésie.

La France serait avisée de stopper au plus vite ses liaisons dangereuses, motivées surtout par d'infâmes raisons économiques, avec l'Arabie Saoudite et, dans une moindre mesure, avec d'autres États du Golfe ou de la région. C'est à la fois une question de sécurité et de dignité. Mais cette dictature pétrolière, monarchie obscurantiste qui a fait du djihad le fer de lance de sa politique étrangère, semble trop riche, trop puissante, trop incontournable, pour être rembarrée. Dommage

car le monde se porterait beaucoup mieux. Une question demeure : comment ce royaume peut-il être à la fois le plus fidèle et meilleur allié de l'Occident et le plus grand protecteur et soutien indéfectible des mouvances islamistes les plus extrémistes ? Une autre question surgit aussitôt : comment, après les attentats de 2015, la France « socialiste » qui jure faire la guerre au terrorisme peut-elle sciemment continuer à coopérer avec les émirs saoudiens, leur vendant des Rafale et allant en 2016 jusqu'à décorer de la Légion d'honneur le prince héritier ? Dans cette histoire, la France a précisément perdu tout honneur et toute crédibilité, à l'intérieur comme à l'extérieur de ses frontières. On sait que l'argent est le nerf de la guerre – et le sauvetage de nos chers emplois n'est qu'un prétexte, pratique mais hypocrite –, il n'en reste pas moins que la course au fric n'autorise pas tout.

Actuellement, la véritable opposition dans les conflits politico-religieux en cours est celle entre Chiites et Sunnites et non entre les musulmans et le reste du monde. Il est utile de le rappeler au moment où les simplificateurs réécrivent l'histoire et attisent les haines. Le bras de fer entre l'Iran et l'Arabie Saoudite pour la domination des terres de l'islam, même s'il se déroule déjà militairement et amplement sur de nombreux territoires « secondaires », ne fait hélas que commencer. Impuissante, la France n'est pas en-dehors de ce jeu mortel car elle a joué au feu depuis trop longtemps (Total et Michelin sont de la partie depuis le milieu des années 1970).

L'urgence consiste maintenant à définir, dans l'Hexagone même, un « *Islam de France* », respectueux et républicain, débarrassé de toute influence politique saoudienne ou qatarie, de toute référence religieuse wahhabite ou salafiste.

On confond souvent en France les frontières de l'universel avec celles de notre propre culture. C'est ce qu'analyse fort bien François Burgat, dans *Comprendre l'islam politique* (2016), essai important dans lequel il s'insurge contre l'aveuglement d'un certain Occident encore paré de ses oripeaux coloniaux ou impérialistes dès qu'il évoque ou tente de gérer le monde arabo-musulman et notamment la poudrière moyen-orientale. En résumé, la France n'est pas seulement attaquée pour ce qu'elle « *est* » – comme le répète inlassablement notre président parti en guerre et les islamologues les plus médiatiques – mais surtout pour ce qu'elle « *fait* ». Nos hommes politiques et nos médias officiels ont focalisé leur attention sur l'être pour mieux occulter le faire, et aussi se dédommager au passage. Cette irresponsabilité s'avère mortifère puisqu'elle se compte déjà en centaines de morts sur le sol européen et français tout particulièrement.

Tant que nos dirigeants (soutenus par les lobbys militaro-industriels dont ils sont aussi les soutiens) et nos concitoyens (désinformés par la tentation « culturaliste » du traitement de l'actualité du Moyen-Orient et par la suprématie constante du religieux sur le politique dès qu'on parle de l'islamisme), n'intègrent pas l'idée

essentielle qui rappelle que ce que nous faisons là-bas est au moins aussi important que ce que nous sommes ici, il sera difficile voire impossible de sortir de cette impasse guerrière et meurtrière.

Défendre les libertés, être et renaître

La liberté de la presse est « *la sentinelle de la démocratie* » écrit Laurent Mauduit, journaliste à Médiapart, dans *Main basse sur l'information* (2016), utile réquisitoire contre l'univers de nos médias officiels passés avec armes et bagages au service d'actionnaires et de grands groupes politico-financiers aux pratiques douteuses. Plus que jamais, avec un populisme aux aguets, la liberté d'expression doit être encouragée et défendue.

Dans *Le monde libre* (2016), la journaliste Aude Lancelin, licenciée du *Nouvel Obs* pour ne pas avoir suivie la ligne politique de l'hebdo, revient en une et règle ses comptes avec « *les maisons centrales pour journalistes* ». Elle montre avec brio la réalité du terrain des salles de rédaction dans une France abandonnée au tout-libéralisme, tout en décryptant l'illusion de l'indépendance individuelle de certains journalistes tandis que les hiérarchies toutes puissantes ont largement instauré une dépendance collective d'où la liberté d'expression demeure la grande absente. Lisons un extrait qui reflète bien son amertume ou plutôt son dégoût devant la situation délétère de l'univers de la presse française : « *C'était une évidence désormais, jamais je ne retournerais dans l'une de ces maisons centrales pour journalistes où l'on écrivait le*

mot liberté sur la grille d'entrée pour chaque jour mieux la saccager. Jamais plus je ne me contenterais de glisser la vérité seulement dans quelques interstices, heureuse lorsque la chose n'était ni détectée, ni réprimée. Jamais je n'accepterais plus longtemps l'humiliation d'avoir mon rond de serviette au milieu de tous ces auxiliaires d'une gauche trompeuse, œuvrant sans relâche à la démolition de la vraie ». Désillusion et désarroi. Mais ne pas se démobiliser ni se résigner.

Il faut continuer à écrire pour décrire le réel, l'heure n'est pas à la retraite ou à l'abandon. Comme l'écrivait avec entrain, il y a déjà un siècle, Albert Londres, il s'agit hier comme aujourd'hui de « *porter la plume dans la plaie* ». Un vrai défi quand tout le monde ou presque feint de ne rien voir ou préfère regarder ailleurs. Dans le vide le plus souvent, en acceptant une littérature ou une presse de caniveau (les journaux aux ordres ou les torchons gratuits). Défendre la liberté de penser est aussi urgent que vital, c'est aussi contribuer à refuser la liberté de dépenser toujours plus. N'importe quoi, n'importe comment.

Nul besoin de se leurrer, ce qu'on déverse dans un caddie ou ce qu'on met dans son assiette, c'est un peu également ce qu'on regarde à la télé, qu'on écoute à la radio, ou qu'on voit au ciné ; ou quand on lit le dernier roman à la mode et qui fait le *buzz* sur les réseaux sociaux et chez Ruquier le samedi soir, livre qu'on a bien entendu acheté en pleine heure de *rush* au supermarché du coin puisqu'il était sur le présentoir tout près de la caisse ; on n'aura pas le temps de le lire, car notre vie s'est accélérée et malgré les médocs qu'on

ingurgitent on a perdu le rythme avant de perdre pied, mais on pourra tout de même évoquer les frasques de l'auteur dudit roman ou film à succès, résumées dans la presse people, lors du prochain dîner mondain entre amis... Franchement, ça vous donne envie de continuer à vivre ainsi ? Je ne peux m'y résoudre. Une autre voie s'impose, c'est essentiel et ça devient urgent.

Pas de liberté sans pensée, et réciproquement. Il faut aujourd'hui recommencer à penser. On ne peut changer le quotidien, « *renverser la table* » comme on dit aujourd'hui à nouveau (mais évidemment pas dans les versions très proches et électoralistes du trio ultralibéral Trump-Fillon-Macron, tous adeptes de la formule), contester, manifester, pétitionner, boycotter, sans au préalable s'interroger sur l'état du monde, retrouver du sens et de la cohérence dans les idées, les actions, les combats. En un mot : réfléchir. Et se donner le temps nécessaire à la réflexion. Ce qui n'est pas rien à l'ère de la vitesse, du zapping, de la boulimie et du couper-coller.

Renaître pour viser des cieux plus lumineux, tenter enfin de rallumer ces fameuses étoiles si lointaines de notre quotidien. Naître aussi pour ne pas mourir. Car trop de gens autour de nous s'éteignent à petit feu. Cette monstruosité n'est pas une fatalité, mais la renaissance est un rite de passage obligé vers un autre possible, un renouveau indispensable. « *Celui qui n'est pas occupé à naître est occupé à mourir* » a chanté ou écrit Bob Dylan. Il a bien raison Robert, non ? Après Wall

Street à New York ou la place de la République, occupons-nous maintenant à naître à nouveau ! Renaître c'est être à nouveau, présent et vivant.

Cela dit, comme le fredonnait si bien Georges Brassens, on peut aussi mourir pour des idées. Belle mort, mais ce n'est pas une fin très drôle, avouons-le. L'anarchiste, communarde et féministe, Louise Michel a également frôlé l'échafaud pour défendre ses idées, comme tant d'autres avant elle, à commencer par Olympe de Gouges, autre pionnière du féminisme et auteure de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, décapitée par des Montagnards assoiffés de sang révolutionnaire le 2 novembre 1793. Louise Michel aura eu à peine plus de chance. Arrêtée pendant la terrible Semaine Sanglante (Commune de Paris, mai 1871), institutrice proche des idées de Blanqui, elle réclame la mort au tribunal, en s'écriant : *« Il faut me retrancher de la société ; on vous dit de le faire, eh bien ! On a raison. Puisqu'il semble que tout cœur qui bat pour la liberté n'a droit qu'à un peu de plomb, j'en réclame une part. Si vous me laissez vivre, je ne cesserai de crier vengeance… Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi* » (cf. *Le livre du bagne*, 2001). Le bagne plutôt qu'une balle, elle sera épargnée, déportée en Nouvelle-Calédonie.

Une autre femme, Rosa Luxemburg, militante féministe et socialiste, puis spartakiste, tendance marxisme inclassable, a consacré sa courte vie à proposer une autre voie et défendre l'esprit de 1789 avec en ligne de mire la liberté : « *La liberté seulement pour les partisans du gouvernement, pour les membres d'un parti, aussi nombreux soient-ils, ce*

n'est pas la liberté. La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement », écrivait-elle dans *La révolution russe* (1918), se désolidarisant ainsi des positions plus rigides de Lénine comme d'ailleurs de Trotski. La ligue spartakiste, qu'elle a initiée et menée avec Karl Liebknecht, ayant fait long feu, elle est assassinée en janvier 1919 à Berlin par le nouveau pouvoir « social-démocrate » allemand.

Naître plutôt que mourir, c'est choisir et préférer la liberté à la mort, et s'apprêter à se battre pour elle, la défendre et la promouvoir. Naître c'est aussi être, devenir un être, humain si possible, devenir quelqu'un tout simplement. Être – *a fortiori* ne pas être ou ne pas naître – français n'est pas donné à tout le monde. Et l'exception française revêt précisément un caractère exceptionnel. Comme le souligne, malicieusement mais sérieusement, Magyd Cherfi en exergue à son récit *Ma part de Gaulois* (2016), « *l'exception française c'est d'être français et de devoir le devenir* ». Être et renaître français n'est pas une sinécure. S'il faut avoir des racines solides pour bien vivre, il faut également pouvoir déployer des ailes pour s'envoler, et aller toujours plus loin. L'arbre dont les branches montent au ciel plutôt que le pieu qui fige, qui tue, qui crucifie. L'auteur des *Misérables* l'avait déjà compris : « *La liberté ne se plante pas comme un pieu, mais comme un arbre* », écrivait Victor Hugo, il y a un siècle et demi.

Vivre libre n'est jamais de tout repos. Soumission et domination partagent un même registre. Quitter l'une renvoie presque aussitôt à l'autre, elles sont inséparables. Pour Nietzsche,

« *grimper ou ramper sont une même chose. Tout est une question d'inclinaison de la pente* ». Grimper revient presque toujours, c'est du moins ce que mon expérience sur le terrain du voyage m'a appris, à ramper également. Peut-être pour ne plus ramper suffit-il simplement de cesser de grimper ? C'est en s'agrippant, avec saine détermination, qu'on remonte doucement la pente. Dans l'adversité, se battre pour une bonne cause ou pour des idées nobles, c'est durer dans la témérité car au bout du tunnel il y a la récompense assurée. Gandhi avait théorisé, non sans ironie, ce cheminement vers la victoire : d'abord ils vous ignorent, puis ils se moquent de vous, ensuite ils vous combattent, et à la fin vous gagnez ! Moralité : ne pas se résigner.

Avec *Knulp* (1915), titre du livre et nom du personnage clé de l'écrivain allemand Hermann Hesse, un vagabond sort du rang de la société et crée la zizanie chez ses camarades : Knulp a choisi librement une vie difficile mais jouissive. Ce livre brosse le portrait littéraire d'une vie de bohème et d'une ode à la liberté, avec un Knulp dont l'existence s'oriente plutôt vers les utopies – modestes mais concrètes – qu'en direction des conventions sociales. Un texte écrit en pleine boucherie mondiale, loin des tranchées, à relire de nos jours pour trouver la force de provoquer à nouveau des petits changements notoires et non pas un grand changement impossible car impensable. Rûmi, chantre de la poésie soufie, a écrit un jour : « *Élève tes mots, pas ta voix. C'est la pluie qui fait grandir les fleurs, pas le tonnerre* ». Toute longue marche commence par des petits pas.

Paru en 1939 – censuré par la France frileuse et détruit par l'Allemagne nazie – l'essai de Serge Tchakhotine, *Le viol des foules par la propagande politique*, est heureusement réédité en 1952. Cet ouvrage de psychologie sociale, qui décrypte les conduites humaines et l'obéissance des masses, résonne avec l'état du monde actuel, regagnant ainsi un nouvel intérêt. Il y est question de l'échec de la démocratie, de la montée des totalitarismes, des formes de la propagande. Le chercheur évoque les « *quatre impulsions affectives primaires* » qui selon lui animent l'idéologie des régimes forts de l'époque, idéologie qu'on renommerait aujourd'hui populiste, mais cela valant aussi pour les versions néofascistes et salafistes : « *l'agressivité, l'intérêt matériel immédiat, l'attirance sexuelle au sens large, la recherche de la sécurité et de la norme* ».

1939 et 2017, même constat et autres combats, à l'évidence de sacrées ressemblances. Ce monde d'hier dépeint par Zweig, analysé par Freud, Jung et d'autres, fut bien identique à celui d'aujourd'hui. Tchakhotine ne se contente pas de dresser un bilan terrible mais s'évertue à proposer des moyens de sortir de cette spirale et de retourner à l'action collective et citoyenne. Car, et l'autonomadie en constitue un exemple, le pire en politique n'est pas, hier comme aujourd'hui, une fatalité historique.

En 1940, paraissait *L'étrange défaite* de l'historien Marc Bloch, un auteur plus que jamais d'actualité qui répétait que la connaissance du passé éclaire toujours le présent. Notre présent

coïncide décidemment à son présent. Le passé s'est lancé à nos trousses, saurons-nous parvenir à échapper à ses démons ?

De la servitude et de l'asservissement, de l'art comme arme de construction massive

Un dicton japonais déclame que « *le clou qui dépasse se fait taper dessus* ». Rien de mieux pour niveler la masse humaine et lui imposer une servitude qui n'a rien de volontaire. Le tout mené tambour battant sous le sceau bienveillant à la fois de la sécurité, de la protection et de l'emploi. Des valeurs auxquelles sont fortement attachés les citoyens du monde, et les Japonais aussi. Cette façon d'accepter l'inacceptable est souvent du ressort des sociétés sédentaires. Un proverbe des Badjos d'Indonésie orientale dit tout autre chose : « *Nous gardons seulement ce que nous aimons, nous aimons seulement ce que nous comprenons, et nous comprenons seulement ce qui nous avons appris* ». On aura compris que l'autonomadie en action réside plutôt du côté des nomades de la mer, les Badjos, que de celui de nombreux sédentaires, plus autoritaires et robotisés, domiciliés dans l'archipel nippon voisin.

Le conformisme ne fait pas que rassurer nombre de nos contemporains inquiets de toucher de trop près la liberté, il véhicule et entretient surtout la servitude volontaire en misant à la fois sur la soumission et sur l'ignorance des gens ordinaires, ou des masses populaires comme on aurait dit jadis. En les jetant

également dans les recoins malsains de la société de consommation qui façonne les humains selon les besoins des marchandises pour qu'ils s'abrutissent toujours plus. Un consomm'acteur averti n'est plus un consommateur servile. Il n'est plus manipulable ni achetable : c'est un humain qui s'est libéré de la marchandise et qui refuse de devenir un produit vendu sur un étal de marché. Un tel être humain a fait une bonne partie du chemin qui mène à la libération, il a aussi intégré l'idée que la richesse de la pauvreté est une option plus alléchante que la misère des bas-fonds maquillée de paillettes et tenue par des promesses.

Dans les actes de décès parmi les plus fameux, tendance libertaire, on en recense au moins deux : *la mort de dieu*, proclamée par Nietzsche dans son livre *Le gai savoir*, et un peu plus tard *la mort du beau*, annoncée elle par Duchamp (qui se définit comme « *anartiste* »), avec son urinoir et son premier *ready-made*. Comme l'écrit Michel Onfray, dans son *Manifeste hédoniste* (2014), « *l'art depuis Duchamp est moins continental qu'archipélique* », puisqu'il a lancé un véritable « *coup d'état esthétique* », pavé dans la mare du monde culturel mondain, avec sa pissotière, qui de banale devient géniale, puis scandaleuse, avant qu'elle ne contribue à la fondation de ce qu'il est convenu d'appeler l'art contemporain. Pour Nietzsche, l'art manifeste l'être ; Onfray estime que « *pour être fidèle à Duchamp, il ne faut pas le dupliquer mais le dépasser* ».

Le but finalement, plus politique que culturel, et cela est valable autant pour

l'hédonisme que pour l'autonomadie, est de donner corps et âme à ce joli vœu qui consiste à « *faire de sa vie une œuvre d'art* ». Et de l'assumer.

Refonder un art de vivre autour de l'être et non plus de l'avoir, c'est tout un défi à réussir. Être et avoir sont deux verbes mais aussi, dans notre quotidien, deux manières d'appréhender le monde et de le faire fructifier. On peut *être heureux* et on peut *avoir du bonheur*. Ce n'est pourtant pas la même chose : être heureux est un état dans lequel on se trouve, le fait d'avoir du bonheur renvoie à la possession, et inévitablement au fait qu'on risque de le perdre. Le bonheur est une donnée éphémère tandis qu'être heureux se vit davantage de l'intérieur ce qui rend sa durée plus pérenne. L'intransigeance dans les deux termes prend aussi un sens différent : « être heureux » se relie avec l'image de l'intellectuel de la liberté, avec l'expression « *la liberté ou la mort* » (vision plus déterminée) ; « avoir le bonheur » se relie plutôt avec l'intellectuel du bien-être, avec l'expression « *mieux vaut rouge que mort* » (vision plus souple).

En résumé, cela nous donne : 1) du côté « heureux », l'être et la liberté, avec Albert Camus comme figure emblématique ; 2) du côté « bonheur », l'avoir et le bien-être, avec Frédéric Lenoir comme figure emblématique. Deux citations pour terminer cette comparaison, *heureux vs bonheur*. Le philosophe Alain sur l'art d'être heureux : « *L'effort qu'on fait pour être heureux n'est jamais perdu* » ; le Bouddha sur la voie du bonheur : « *Il n'y a pas de chemin vers le bonheur, le*

bonheur est le chemin ». De belles pistes pour avancer plus loin sur le bonheur d'être heureux… Le souci, c'est que la réalité n'est pas belle à voir.

Pour réfréner le culte du malheur qui fait un tabac de nos jours, je rappelle simplement qu'on peut être pessimiste et heureux en même temps, cela sans prendre immédiatement rendez-vous chez le premier chaman ou psychanalyste croisé sur sa route : être lucide n'empêche pas de vivre. Et même bien si possible. Dans son chef-œuvre *Don Quichotte* (1613), Miguel de Cervantès fait dire au paysan Sancho, bon visionnaire et fidèle serviteur, ce propos toujours d'actualité : « *Celui qui ne sait pas saisir le bonheur quand il vient ne doit pas se plaindre quand il passe* ». Les dégâts s'amplifient lorsque le pessimisme s'autoréalise.

C'est le cas chez de nombreux Occidentaux « en crise », Français en tête (comme le prouve leur effrayante consommation médicamenteuse), à force d'être sceptiques, et parfois sans aucune raison véritable. En 2011, une enquête BVA-Gallup estimait que les Français se sentaient plus malheureux que les Afghans et les Irakiens… Voilà qui est typiquement français diront certaines mauvaises langues !

Se révolter pour se libérer et pour exister

Devant le monde qui s'étripe, les voisins qui s'égorgent là et se disputent ici, se taire, c'est ne rien faire, et donc être complice d'une certaine façon. Fermer les yeux devant des exactions ou faire l'autruche devant des injustices, c'est

participer à la perpétuation de la misère du monde et des conflits sans fin, privés de sens mais jamais de victimes. « *Ceux qui se mettent une muselière et qui choisissent de se taire renforcent le terrorisme* », écrivait le grand écrivain égyptien Naguib Mahfouz. Échanger, partager, parler, c'est déjà agir et presque se révolter. Et tout le monde a le droit de s'indigner, puis de se rebeller.

Dans *L'esprit de révolte*, court essai paru en 1881, Pierre Kropotkine s'éloigne de la théorie de l'histoire de Hegel et de Marx réunis. Selon lui et ses propres mots, les acteurs majeurs des révolutions politico-sociales sont les « *petites gens* », et toute révolution digne de ce nom exige au préalable une période d'agitation sociale, propice à la prise de conscience politique des gens du peuple. Alors seulement les conditions d'une possible révolution peuvent se mettre en place et les masses s'y rallier. La vision de Kropotkine – qui est de déclencher une « *révolution sociale* » – est intéressante car, rapportée à notre début de XXIe siècle, elle pourrait inspirer quelques mouvements altermondialistes et progressistes, souvent trop dépendants de certaines élites culturelles très influentes. Car la réflexion politique n'implique pas naturellement l'action, il importe de combiner un moment le fait de penser avec celui d'agir.

S'indigner ne suffit plus, et surtout en cette époque de retour des vieux démons mêlant autoritarisme et conservatisme, il est essentiel de passer à l'offensive. D'une situation d'indignation partagée, la société doit explorer une voie pour passer, si possible pacifiquement, à une situation

d'insurrection généralisée, sachant que celle-ci se nourrit d'abord de colère, de solidarité et d'espoir.

Ce n'est plus le fantasme d'un hypothétique « *grand soir* » auquel il faut songer désormais mais, plus prosaïquement, à poser les jalons de nouvelles utopies à la fois radicales et possibles.

Dans *La dynamique de la révolte* (2015), l'écrivain-éditeur Éric Hazan explore les formes d'insurrections passées, présentes et même futures. Dans le sillage de la pensée de Kropotkine puis de celle de Trotski, il nous rappelle que c'est avant tout à partir d'actions communes mais improvisées qu'émergent le véritable désir du changement et la réflexion politique qui l'accompagne naturellement. La révolte populaire – car il n'y a d'autre révolte que populaire – n'est que très rarement issue d'idées magistrales qui sont la plupart du temps servies par des élites installées au pouvoir, qu'il soit politique ou économique.

Éric Hazan propose une histoire comparée des révolutions et des soulèvements populaires. Il faut aujourd'hui « *surmonter le pessimisme ambiant* », déminer puis réinvestir le champ des idées et des batailles, afin d'enrayer le renoncement cynique, stratégique ou désespéré, à transformer de fond en comble le monde dans lequel la majorité de nos contemporains sont contraints de survivre. Il faudra s'inspirer des expériences – rébellions et révoltes – du passé comme du présent, d'ici et d'ailleurs, et essayer de trouver les bonnes brèches et surtout déterminer ce que l'auteur appelle « *le temps du déclenchement révolutionnaire* ».

Ce temps n'est pas encore venu mais il approche. Doucement. Et nul ne peut prédire où et quand il adviendra.

Une jeunesse à l'affût, une régénération à envisager

En attendant un aléatoire « *rêve général* » nouvelle mouture, la jeunesse actuelle n'est pas mobilisée pour les mêmes causes que leurs pères. Et pour d'autres pas beaucoup non plus. Elle n'est souvent pas mobilisée pour les questions politiques voire sociales qui pourtant la concernent en premier chef. Mais notre époque change à grande allure, les influences extérieures et l'impact d'un univers connecté en permanence risquent de modifier la donne très rapidement.

Pour l'heure, et aux yeux d'une jeunesse désemparée, c'est un mai 68 à l'envers qui s'annonce. La sécurité ne fait pas rêver mais elle embauche. La police et l'armée renflouent leurs effectifs à la faveur des attentats et des menaces durables, tout le monde reparle de réinstaurer un service « *militaire* » (que j'espère plutôt « *civique* ») et voilà des jeunes gens ancrés nulle part qui partent dans le désert, la fleur au fusil : « *Faites la guerre pas l'amour* ». Certains veulent en découdre, alors ils s'engagent, dans les rangs de Daech ou dans ceux de la « *Grande muette* », ça dépend ! Pour les pacifistes, des *hippies* aux *hipsters*, comme déjà du *hobo* au *bobo*, un autre monde aussi est né. Le cadet a détrôné l'ainé. Un 68 à l'envers.

Jusqu'à récemment, c'était l'avenir qui restait à imaginer, à recréer, à bâtir, à préparer. On

parlait alors des « *lendemains qui chantent* » inspirés des idées d'un grand frère dogmatique ou d'un lointain Orient où, toujours, le fond de l'air était rouge. Aujourd'hui on peut oublier tout cela. Même le présent reste à imaginer, à bâtir, à préparer. Plus question de le déboulonner. Si l'avenir n'est plus rose, le présent reste morose. Quand le futur devient flou, le présent imparfait, il n'y a plus que le passé pour faire rêver.

Un passé, recomposé, fantasmé, idéalisé. Avec son mythe de l'éternel retour noyé dans la nostalgie comme un glaçon dans un verre de vieux whisky. Mais un bon whisky de 40 ans d'âge n'a rien à voir avec le bon vieux temps qui n'a jamais été bon que sur le papier. Lorsqu'on parle de retour, ce n'est pas à un légendaire âge d'or auquel on pense mais à des retours négatifs ou en tout cas inquiétants : retour au religieux, au fascisme, aux guerres froides ou chaudes. L'obscurantisme n'est jamais loin et se répand comme une trainée de poudre. En France, le retour et son lot macabre de « *bons vieux temps* » évoquent Charles Maurras, version Pétain plutôt que De Gaulle, les clochers et les colonies, non pas la modernité, le progrès ou le mouvement.

Après l'action, la réaction. De nos jours, dans l'Hexagone frileux, le passé est plus que jamais le parfait présent voire le futur antérieur qui s'alerte. À l'heure du doute pour tous, le futur n'est plus une priorité. Seule l'actualité prime car elle-même n'est plus un gage de survie. Dans ce contexte, à la fois de délabrement et d'emballement, tout rêve devient cauchemar. Et

l'impression première qui se dégage est que l'avenir c'était mieux avant… Terrifiant. Il faudra pourtant relever la tête. L'autonomadie n'est pas le remède miracle mais l'une des solutions qui poussent à avancer, à combattre, à se rassembler. Une piste à explorer pour ne pas se résigner et ne rien lâcher. Une aventure humaine aussi.

Les perspectives positives existent mais il faut les chercher, les prendre, les exploiter, leur donner visibilité et crédibilité, les rendre vivantes. Qu'attendons-nous de donner envie de s'engager, de lutter, de bouger, de résister, d'agir, de voyager, de vivre, de rire ! En finir avec la culpabilité, la repentance, le mépris, le rejet, le racisme et l'exclusion. L'écologie, la politique, le travail, etc., que de mots qui découragent toute envie d'engagement tant ces mots, devenus des maux, semblent associés à l'idée d'effort, de contrainte, de compromis, de grand reniement plutôt que de belle résilience. Des mots à se réapproprier.

L'écologie s'avère une belle et juste cause quand elle remplace la culpabilité par l'initiative ; la politique est une noble affaire lorsque le peuple souverain ne laisse plus une caste d'énarques confisquer sa gestion ; le travail est jouissif quand il est libre et enrichissant contrairement à l'emploi qui n'est qu'un autre mot pour désigner l'esclavage moderne au service du capitalisme. Enfin, faisons donc les choses sérieusement sans pour autant nous prendre toujours au sérieux !

L'humanisme reste le seul horizon envisageable pour échapper à l'ère des barbares que nous promettent tous les prophètes de

malheur, passés et présents, à forte barbe ou en costards. Notre défaut de vision n'engrange que des formes de révisions, plus funestes que burlesques. Les utopies à venir doivent être joyeuses si elles souhaitent convaincre des ouailles et vaincre un jour. Elles doivent retrouver de la créativité et, avec passion, cultiver des rêves emplis de délices tout autant que des jardins bio.

« *Qui ne risque rien n'a rien* » dit l'adage. Il importe désormais de risquer des choses pour espérer survivre sur cette planète. « *I had a dream* » disait le pasteur Martin Luther King, avant de finir lâchement assassiné. Restons lucides : des cons et des assassins, il y en a eu hier, il y en a aujourd'hui et il y en aura demain. Mais on peut se dévoiler la face. Il est grand temps, si l'on ne veut pas que le futur nous échappe, de conjuguer sur le sol européen cette maxime du pasteur, pacifique et pas si fou, au présent de l'indicatif : « *I have a dream* ». Il est plus que jamais essentiel sinon urgent de recommencer à rêver pour s'inventer des mondes à la fois divers et meilleurs.

L'ère numérique est formidable mais elle ne draine pas dans son sillage que de fabuleux progrès et de jolis divertissements. Elle multiplie aussi « *les gadgets visant à améliorer le confort de chacun par le contrôle et la régulation de tous* », comme l'écrit le psychologue allemand Harald Welzer, dans le quotidien munichois *Süddeutsche* Zeitung, du 23 octobre 2015. Cette géniale ère numérique, si prometteuse mais trompeuse, si nimbée de magie lancinante, nous offre, poursuit Harald Welzer, « *le cadre parfait d'une société de consommateurs*

anesthésiés, simples zombies se faisant dicter leurs propres désirs ». Le présent n'est même plus régi par des problèmes solubles mais d'abord par des problèmes insolubles. Difficile d'optimiser l'avenir ainsi. Des solutions restent envisageables mais sommes-nous réellement capables et déterminés à voir et comprendre d'autres réalités, à refuser de courber l'échine, à quêter des voies alternatives pour atteindre de nouvelles rives ?

Comme l'explique le philosophe israélien Carlo Strenger, dans *Le mépris civilisé* (2015), il ne faut plus avoir peur de juger car le politiquement correct est devenu dangereux. Juger c'est prendre parti et non pas condamner, c'est résister contre le prêt-à-penser qui gangrène notre monde occidental, à commencer par une jeunesse dépolitisée. Pour lutter contre l'infantilisation de nos vies et la marchandisation de nos sociétés, ce n'est pas d'état d'urgence dont notre société schizophrène a cruellement besoin. Elle a en revanche un besoin urgent de rêver et de créer, de résister à toutes les injustices, de combattre les intolérances, de retisser des liens tout en supprimant les biens superflus qui nous font tant de mal.

Dans *La médiocratie* (2015), le philosophe québécois Alain Deneault dénonce avec une belle lucidité la médiocrité des dirigeants et l'absence de pensée critique en Occident. Partout, les médiocres ont pris le pouvoir, et leurs appareils enjoignent les acteurs sociaux de « *rester moyens* ». Voilà bien le souci : être et rester moyen à tout prix, ne pas sortir du rang, bref coller à la norme,

pour assurer la normalisation. Rien de pire ! Cette tendance moutonnière néanmoins se conforte, personne n'entendant la sonnette d'alarme.

La sclérose qui sévit dans les universités françaises illustre hélas à merveille tout le gâchis du potentiel existant susceptible de faire bouger les lignes. Alain Deneault considère fort justement que la médiocrité n'a pas seulement pris le pouvoir, elle empêche surtout l'émergence de nouveaux talents et de propositions fortes et innovantes. Pour le philosophe, « *jouer le jeu* » est un enjeu malsain, propice à l'essor de la banale corruption. C'est aussi abdiquer notre libre arbitre, c'est accepter la domination du compromis, et rendre les humains et les idées interchangeables. Selon Alain Deneault, il faut aujourd'hui résister à ce qu'il nomme « *la révolution anesthésiante* ». Pour ce faire, il faut d'abord réapprendre à dire non. Une tâche compliquée lorsque tout le monde ou presque vit dans la peur… si bien entretenue. C'est bien connu, des êtres fragilisés sont plus aisément contrôlables, donc aussi fichables et flicables.

De la génération 68, on serait passé à la génération Bataclan, en passant entre temps par celle de Mitterrand. Trois générations pour arriver à Daech et au Front national, sacré gâchis et terribles désillusions. Plus prosaïquement, on pourrait dire que les mots d'ordre (et de désordre) de ces époques pas si bénies que ça, furent les suivantes : dans les années 1960, « *tout est politique* » ; dans les années 1980, « *tout est culturel* » ; dans les années 2000, « *tout est religieux* ».

C'est oublier un peu vite que de 1960 à nos jours, sur une durée d'au moins trois générations, le principal leitmotiv aura été et hélas demeure : « *tout est économique* ». On en paie le prix fort aujourd'hui. On est légitimement un peu inquiet de voir et savoir (« *ça voir* » aussi, car les psys et les autres chamans auront toujours du boulot) ce que nous réservera la génération suivante, celle de 2020. Un véritable renouveau ?

Si le présent n'invite pas à l'optimisme, demain est un autre jour, et les raisons d'espérer existent formellement. Dans un pays qui éprouve des difficultés à aimer ses jeunes, il conviendrait pour commencer de les respecter dans leurs différences, de leur accorder de l'espace, de les faire rêver, de leur proposer des activités concrètes et enrichissantes. Les initiatives, efficaces et alternatives, sont heureusement nombreuses mais trop méconnues ou marginales. En voici deux, sises en région parisienne, dans les « zones » péri-urbaines où les médias condescendants et les politiques populistes tentent de concert à nous faire croire que plus rien, excepté le recours à la force, ne serait possible. Premier exemple : le concours Eloquentia (initié par Stéphane de Freitas) qui, en Seine-Saint-Denis, et parce que la parole est une arme de combat, propose aux étudiants d'explorer les nouveau talents oratoires sur un mode aussi ludique que professionnel ; un franc succès comme l'atteste le superbe documentaire *À voix haute* (2016) consacré à ce festival de jeunes talents et d'espoir pour demain. À voir

pour mieux être avec les autres dans le monde.

Second exemple : les apprentis humanistes. Dans son « *plaidoyer pour des apprentis industriels humanistes* », comme le titre un article de *L'Usine Nouvelle* en mai 2015, Henri de Navacelle, directeur de l'AFORP, centre de formation de la métallurgie en Ile-de-France, « *s'insurge contre la vision de plus en plus comptable et utilitariste de ceux qui financent l'apprentissage et la formation* ». Il exige fort justement d'enseigner « *les humanités pour tous* ». Ardent partisan de l'égalité des chances, Henri de Navacelle refuse de céder à l'utilitarisme à la mode ainsi qu'à l'élitisme bourgeois si « populaire » en France : « *Ne pensez-vous pas qu'un apprenti chaudronnier mérite tout autant qu'un élève en seconde générale d'apprendre à philosopher, qu'un électronicien puisse apprendre le grec ancien ?* ».

Depuis maintenant six ans, ce centre de formation pas comme les autres croit et parie sur la jeunesse qui fait, qui fabrique, qui fonce. L'AFORP propose d'enseigner le grec ancien aux jeunes pré-apprentis en échec scolaire, en incite d'autres à concevoir des œuvres d'art, parfois exposées dans des galeries parisiennes. Le centre encourage donc la création artistique et d'autres activités (comme la construction de ruches, mais aussi la philosophie, le théâtre, etc.) rarement en lien avec leur formation de base de métallurgistes ou d'électroniciens.

Ce pas de côté audacieux et pédagogique stimule les ressources que chaque jeune possède en lui, valorisant aussi bien le savoir-faire que l'estime de soi, et contribuant ainsi à redonner

confiance à une jeunesse abandonnée à ses clichés ou condamnée d'avance par un système éducatif traditionnel à l'agonie. En six ans, ces expériences portent leurs fruits, des jeunes redynamisés pour ne pas dire rééduqués grâce à l'apport de la culture peuvent entrer dans la vie adulte de manière plus sereine. Ce « développement humain », exigeant mais pas élitiste, proposé aux « apprentis humanistes » en parallèle de leur cursus officiel, leur aura aussi permis de réussir le reste de leur formation.

Élargir l'horizon des connaissances, susciter la curiosité, découvrir des univers nouveaux, créer, inventer, innover, c'est en priorité de ce côté que l'éducation officielle trop figée devrait lorgner et puiser davantage. Dans ce but, on peut, par exemple, encourager l'émergence puis l'essor des « classes inversées » – en gros, les cours sont pris à la maison via Internet notamment et les devoirs se font en classe et de façon dynamique – à l'école, et promouvoir dans les réseaux associatifs des documentaires ingénieux, comme le film danois *Everyday Rebellion* (2013), de Arash T. Riahi, qui propose quelques passionnantes formes de protestation citoyenne, non-violentes et créatives, mais aussi crédibles et légitimes.

Il faut creuser dans ce sens si on souhaite voir germer une jeunesse politisée, dynamique, responsable, soucieuse du bien commun et du vivre-ensemble, un brin hédoniste et très humaniste.

L'autonomadie, en y rajoutant une pincée de mobilité, s'inscrit tout droit dans le sillage et dans

l'esprit des « apprentis humanistes » que, de toute évidence, nous sommes et restons tous, au fil de notre existence.

Le nomadisme pour nous tirer d'affaire

Contrairement aux sédentaires – habitués depuis l'aube des civilisations à stocker, thésauriser, commercer – les nomades sont de fait les derniers résistants contre la société dominante, donc contre la société de consommation. Une résistance essoufflée et menacée pour la plupart d'entre eux, à commencer par les plus fragiles et les plus démunis. Les plus oubliés aussi, ceux qui sont souvent les plus libres, sortes de derniers des Mohicans qui sortent de leur réserve pour mieux défendre leur communauté, à l'époque des réseaux schizophréniques et des sociétés de contrôle. La fatalité n'est heureusement pas encore de ce monde et David peut dérouiller Goliath dès lors que le petit s'avoue plus déterminé que le grand : c'est ce qu'en décembre 2016 les Sioux de Standing Rock ont su prouver, à force de contester le projet de construction d'un oléoduc long de 1886 kilomètres (traversant quatre états et pesant quatre milliards de dollars) et de persévérer dans la lutte contre les multinationales tout en dénonçant la violation de leur territoire naturel. Au final de cette âpre lutte collective, il y a la victoire, c'est-à-dire le rejet officiel des autorités du tracé de l'oléoduc controversé du Dakota. La victoire, rarement acquise, n'est pas qu'au bout du fusil mais aussi

au bout d'un combat social, écologique, culturel ou politique. L'intransigeance paie, les nomades du monde entier le savent très bien, au prix parfois de disparaître de tous les radars…

Malmenés par une modernité envahissante, les nomades restent, malgré le déboisement de la planète et la continuelle stigmatisation dont ils font l'objet, des habitants des confins naturels (déserts, forêts, steppes). Exclus ou invisibles, ils peuplent également, et de plus en plus, les confins sociaux (lisières, camps, frontières, rues). De par leur mobilité et indépendance, ils représentent l'envers du monde des sédentaires qui ne parviennent pas à assumer la parenté avec la nature qui nous environne encore. Une nature qui, sans verser dans l'écologie profonde et parfois nauséabonde, s'avère plus rédemptrice que répressive, plus hospitalière qu'hostile.

Les nomades sont la chance des sédentaires du futur. Autonomades modèles sans le savoir, ils ont conservé le sens de la liberté et la pratique de l'autonomie que les sédentaires ont rejetés dans les poubelles de l'histoire ou sacrifiés sur l'autel du commerce et de la marchandisation. Sans l'apport de leur regard, les sédentaires que nous sommes presque tous ne parviendront plus à voir au loin, à traverser le brouillard dans nos rues et de nos vies. Leur errance signale la trace indélébile de notre liberté perdue. La recouvrer exige une refondation radicale du mode d'être et de penser de nos civilisations trop gâtées jusqu'à en devenir gâteuses. Des sociétés qui ont perdu de vue le sens du bien commun, des sociétés qui

devraient être plus humaines et moins anonymes, des sociétés confortables mais malades, expurgées de rêves et d'utopies pourtant indispensables.

Le nomadisme nous impose de prendre en compte autant la diversité que le respect, tous deux si nécessaires à notre éveil à l'autre et à l'ailleurs (sur l'univers des nomades, cf. mes essais *Routes, éloge de l'autonomadie*, *Voyages pluriels* et *Du voyage et des hommes*).

Le nomadisme pour nous envoyer promener

En voyage, surtout lorsqu'on marche, il ne faudrait que rarement demander son chemin à quelqu'un qu'on croise en route car cela risquerait fort, et ça serait bien dommage, de nous empêcher de nous perdre dans le paysage. Et quoi de plus jouissif que de s'égarer en pleine nature ? Enfin libéré des outils technologiques, l'être humain se reconnecte avec délectation à l'essentiel. Se perdre n'est pensable et appréciable que si l'on est réellement dépossédé de tout GPS ultra-moderne, de tablette rattachée à Google, de smartphone hyper connecté, etc. À ce titre, l'Europe serait-elle devenue aujourd'hui une colonie numérique de l'Amérique ? Sans doute, d'où la bataille pour l'indépendance qu'il nous faut engager. Nomadiser, c'est s'autonomiser.

Pour marcher librement il faut goûter au silence seulement troublé par la musique des pas et le bruit du monde, le son des oiseaux de la forêt étant plus sain que celui des klaxons du périphérique. Éteindre les appareils et rallumer les

étoiles. Il faudrait aussi se débarrasser du superflu qui encombre notre quotidien, des écouteurs dans les oreilles à la sonnerie du téléphone, en passant par l'injonction sociale, totalement idiote, qui nous conduit à circuler toujours plus vite. Comme si on courrait après la vie qui sans cesse nous échappe, alors qu'il suffirait de ralentir pour mieux en profiter, avec sagesse et intensité.

Bien marcher c'est déjà avancer dans le bon sens et aller mieux au quotidien. Pour cela, se promener le nez en l'air et ne pas regarder parterre, c'est se rendre disponible au monde plutôt que de voter avec ses pieds. C'est décider plutôt que subir. La défense n'est pas toujours la meilleure attaque car la résignation et l'attente freinent nos capacités de contester et d'agir.

Ces divagations jubilatoires sont vitales si l'on souhaite concrétiser par des actes, souvent marcheurs jamais marchands, l'esprit autonomade qui nous habite. L'autonomadie est au voyage ce que les chemins de traverse sont à l'aménagement du territoire : une accalmie, une libération, une respiration, une invitation. Fondée sur l'échange et le mélange, l'autonomadie ne peut en aucun cas faire l'économie de la rencontre, fondamentale. Alexandra David Néel, exploratrice qui a fait de sa vie une aventure, considérait que « *voyager sans rencontrer l'autre, ce n'est pas voyager, c'est se déplacer* ». Une lapalissade utile à rappeler à l'ère des flux.

Au moment où l'histoire se nationalise et où tant de prétendants aux égos surdimensionnés aspirent à y entrer, il est préférable me semble-t-il d'aller se perdre et parfois même fuir et se

réfugier dans les apories de la géographie. L'autonomade privilégiera le détour à la ligne droite, le chemin noir à l'autoroute, la douce colline à l'affreux rond-point, la déroute débonnaire mais volontaire à la route qui trace, traque voire arnaque. Car l'émerveillement du sentier n'a rien à voir avec le charme du goudron.

Férue jusqu'à l'absurde d'aménagement urbain, rural, péri-urbain ou hyper-rural – la France est « le » pays des ronds-points – l'État est avide de pouvoir et récuse sans ménagement toute idée de nomadisme. Et de libre circulation. Opposé au sédentaire-rangé, le nomade-errant est l'ennemi désigné, commode bouc-émissaire en période de crise : « *C'est vrai que les nomades n'ont pas d'histoire, ils n'ont qu'une géographie. Et la défaite des nomades a été telle, tellement complète, que l'histoire n'a fait qu'un avec le triomphe des États* », écrivaient Gilles Deleuze et Félix Guattari, dans *Mille plateaux* (1980). À ce jour, le nomadisme propose le rapport le plus équilibré que l'homme ait instauré avec son environnement. Mais cette belle et rebelle liberté dérange et perturbe même l'ordre économique établi car elle remet en cause nos propres comportements, consumériste et dévastateurs, tant pour la nature que pour la culture.

Si l'acte de voyage nous tire d'affaire et nous soutire aussi du pognon, une question essentielle demeure : un *hippie* dans la soixantaine et déconnecté du monde réel peut-il encore croiser un *hipster* dans la vingtaine et sur-connecté dans son monde virtuel ? Est-il encore imaginable

qu'un SDF puisse voyager côte à côte avec un VRP dans un train à petite vitesse ? Voilà deux univers opposés ou plutôt qui s'ignorent, quatre voyageurs que tout semble séparer, à l'exception de la banquette qu'ils partagent, peut-être, au café ou dans un wagon ! La pensée complexe nous éloigne cependant de la tentation manichéenne d'explication des formes de nomadisme. Le nivellement par le bas n'est jamais loin : on voit déjà, en filigrane, les hyperactifs répliquer aux oisifs, les inclus aux exclus, les gagnants aux perdants. L'invective a remplacé le dialogue qu'il faudrait pourtant relancer ensemble.

Gilles Deleuze, encore lui (qui disait, avec son emphase géniale et joviale, qu'on pouvait certes être con mais pas au point de vouloir voyager !), écrivait cette phrase on ne peut plus juste : « *On écrit l'histoire, mais on l'écrit toujours du point de vue des sédentaires* ». Histoires des peuples vaincus, oubliés, massacrés, disparus, la liste est longue des absents de l'histoire officielle ; l'histoire racontée par les peuples nomades en fait également partie. Il faudra leur redonner la parole ne serait-ce que pour rééquilibrer les forces en présence sur le champ de l'âpre bataille des idées.

Des nomadismes pluriels

Au risque d'être un peu caricatural, les nomades peuvent se répartir en trois catégories, aux réalités très diverses : *les nomades qui meurent* (les super traditionnels !), *les nomades qui naissent* (les réfugiés syriens ou les nouveaux pauvres), *les*

nomades qui gèrent (Roms, job-trotters, néo-travellers, nomades numériques, *start-uppers* exotisés, touristes divers et surtout d'été). Évidemment, d'un côté le Gitan andalou qui campe et gratte pour survivre et, de l'autre, le vacancier de Düsseldorf qui bronze à Ibiza, ne « gèrent » pas exactement de la même manière leur nomadisme.

De nos jours, au chapitre des nouveaux nomades, il y a surtout *les nomades d'en haut* et les *nomades d'en bas*, deux types de nomadisme très différents ne laissant guère de place pour un éventuel purgatoire ou une sorte d'entre-deux. On croirait relancée la lutte des classes. Les deux courants prônent le changement de modes de vie et s'accordent sur l'idée qu'un autre monde serait possible. Mais, devant ce raccord de façade, leurs visions s'opposent dans presque tous les domaines ! Voici un petit florilège des spécificités et des divergences des deux camps.

D'un côté « *l'élite hors-sol* », des hipsters en grande partie dépolitisés aux bio-bobos urbanisés plutôt aisés, auxquels on peut rajouter la caste des voyageurs dans son acception la plus large. Ils sont hyper-connectés, habitués à l'hyper-mobilité : ils sont job-trotters (version *high-tech*), nomades digitaux, ils deviennent souvent expats et parfois patrons. Leur leitmotiv : « *On change de vie à défaut de pouvoir changer le monde* ». Souvent plus libertariens que libertaires, leur philosophie s'accommode assez bien de ce qu'on pourrait nommer « *l'égotrip* », mêlant les bonnes affaires à

l'individualisme triomphant. Leurs armes fatales : les gadgets de chez Apple et le Selfie. Leur façon de bivouaquer se résume à « *camper le monde* », toujours et partout. Leurs maîtres-mots sont l'avoir et le bien-être. Leur fantasme : la gloire.

De l'autre côté, c'est moins glamour et plus terre-à-terre : « *les migrants en quête de sol* », des Roms aux réfugiés en tout genre, il s'agit avant tout de « *nomades forcés* » auxquels s'ajoutent, dans un autre style, les « *nomades décroissants* », à savoir les indignés de partout, les zadistes de chez nous, les néo-ruraux et autres *travellers* et bourlingueurs alternatifs. Ils sont peu ou pas connectés (sauf dans le cas des migrants ou des militants), habitués à une mobilité lente et à une vie sobre : ils sont job-trotters (version « *galère* »), nomades de la zone, militants politiques, altermondialistes, écologistes, féministes, ils deviennent autonomes et parfois travailleurs indépendants. Leur leitmotiv : « *On tente encore de changer le monde avec le risque de tout perdre* ». Souvent plus à gauche que vraiment libertaires, ils ont en commun un anticapitalisme radical (sauf dans le cas des migrants, cas spécial s'il en est) et leur philosophie renvoie plutôt à « *la recherche de la liberté et du bonheur* », quelque part entre révolte populaire et sobriété heureuse. Leurs armes fatales : la culture de combat pour les libertés et le Tag. Leur façon de bivouaquer se résume à « *camper sur place* », ici et maintenant. Leurs maîtres-mots sont l'être et le savoir-faire. Leur fantasme : la révolution.

Communément, *les nomades du travail* (dans la rue, en quête d'emplois, de plus en plus rares) et *les nomades du loisir* (sur la route, en quête de vacances, de moins en moins exotiques), se croisent l'été sur les plages et le reste de l'année un peu partout, entre le boulot et le bistrot. De nos jours, néanmoins, les différences s'amenuisent drastiquement entre ces deux pistes nomades désormais en interférence.

Il y a les *gens en voyage* et les *gens du voyage*, ce ne sont pas les mêmes mais ils peuvent se retrouver à l'occasion (la rencontre n'est jamais impossible seulement difficile, et pour céder à la boutade facile, il y a même des acteurs qui cultivent la terre, comme quoi les gens du cinéma croisent les gens du jardin, tout reste donc possible, il suffit de reprendre ou répondre à la pelle). Le vaste panel offert par la mobilité contemporaine est particulièrement hétéroclite.

Comme l'écrivait joliment Zygmunt Bauman dans *Le coût humain de la mondialisation* (1999) : « *Les vagabonds constituent le déchet d'un monde qui se consacre entièrement au service des touristes* ». Vif et cru mais bien dit. « *Les touristes voyagent parce qu'ils le veulent ; les vagabonds parce qu'ils n'ont pas le choix. On pourrait dire que les vagabonds sont des touristes involontaires* ». Les migrants forment aujourd'hui une nouvelle colonne/colonie de touristes involontaires.

Les nouveaux vagabonds du rail, échoués dans la gare de Budapest par exemple, sont les réfugiés orientaux qui tentent en désespoir de cause de refaire leur vie dans un monde

occidental qui, lui, déraille sur la voie du populisme et bientôt de l'autoritarisme.

Nos gouvernants et nos administrés se trompent malheureusement souvent de combat, ils regardent par la fenêtre alors que la maison brûle. Ils nous assènent et fatiguent avec l'emploi, la croissance, le « *récit nazional* » et d'autres délires identitaires. Les défis autrement plus vitaux sont pourtant immenses et urgents : réinventer le travail sans emploi, viser une décroissance sans austérité, affiner le défi du revenu universel, créer d'autres formes de partage, se pencher sur les énergies renouvelables, repenser totalement le modèle éducatif, réinstaurer de la solidarité qui relève de la citoyenneté et non de la mendicité, lutter contre la financiarisation du monde, etc.

L'autonomadie est une alternative à la sinistrose ambiante, à la déliquescence des liens qui unissent les êtres humains entre eux, à la routine, à la standardisation, à la lobotomisation, à l'immondialisation, à la surconsommation, à l'enfermement communautaire et au repli sécuritaire. L'autonomadie relève plus de la philosophie que de l'idéologie. Elle ne sauvera sans doute pas le monde mais elle lui permettra peut-être d'éviter un effroyable désastre.

Ne soyons pas seulement indignés devant l'état délabré du globe et les situations d'injustices qui nous révoltent, devenons nous-mêmes les acteurs des changements à venir et les créateurs des nouvelles utopies à promouvoir. Le voyage stimule l'esprit nomade et affirme le besoin d'autonomie, aux niveaux individuel et collectif.

Quant à l'autonomade, il est un explorateur de l'imprévu, un preneur de risques, un libertaire curieux de tout, un contrebandier d'idées compulsif, un décabosseur d'égo, un hédoniste engagé, un humaniste rieur, un voyageur sans bagages honnissant tout circuit organisé mais colportant des pensées vagabondes sur ses chemins de traverse. Il peut et doit bousculer le monde. Ce dernier le mérite malgré sa dérive. Comme le disait il y a plus d'un siècle la féministe Emma Goldman : « *L'avenir appartient à ceux qui osent. Quand on ne peut plus rêver, on meurt* ». Vivons !

L'utopie, une vieille histoire toujours d'actualité

À la fois fille de l'histoire et sœur de la révolte, l'utopie a de tout temps contribué à l'essor des idées : Montaigne, More, Rousseau, Owen, Cabet, socialistes-utopistes, anarchistes puis libertaires, etc., même le grand Victor Hugo jugeait que « *l'utopie est la vérité de demain* ». À la fin du XIX^{e} siècle, Oscar Wilde estimait que l'utopie était le fruit du progrès, et il rappelait cette vérité qui devrait inspirer tous les candidats au voyage : « *Aucune carte du monde n'est digne d'un regard si le pays de l'utopie n'y figure pas* ». L'utopie, un territoire à rechercher, à incarner, toujours à explorer, jamais à exploiter.

Opposé au marxisme dogmatique, et notamment au stalinisme de son époque, Ernst Bloch, dans les trois volumes de son ouvrage *Le Principe Espérance* (1976-1991), défend la nécessité de l'utopie pour améliorer l'état du monde. À ses

yeux, les utopies nous transportent vers le futur, elles nous poussent à l'action. Surtout, l'utopie n'a rien d'une aliénation et permet de repenser l'histoire, à défaut de la guider.

Romain Gary, avec sa *Charge d'âme* (1973) – où les âmes captées portent le nom de « *carburant avancé* » – vient rappeler qu'il faut refuser le scepticisme voire le défaitisme et lutter contre ceux, toujours trop nombreux, que Charles Fourrier – l'homme du phalanstère – nommait déjà « *les impossibilistes* », autrement dit ceux qui croient que c'est toujours impossible. Les changements ne viendront pas de leur part, il faudra donc creuser ailleurs. Du côté de l'écologie politique, peut-être, de René Dumont à André Gorz, et plus récemment d'Alain Lipietz à Dany le rouge devenu vert, à Pierre Rabhi et d'autres.

Dans son essai *Écologie et liberté* (1977), André Gorz considère que l'utopie ne peut se contenter du bien-être et doit viser le mieux-être : « *L'utopie consiste à croire que la croissance de la production sociale peut encore apporter le mieux-être et qu'elle est matériellement possible* ». Quarante ans plus tard, le constat demeure exact mais le bilan est désespérément maigre.

Questionnant le libre arbitre et l'essence de la révolte, Henri Laborit, dans *Éloge de la fuite* (1985), pense que l'utopie est indispensable à l'évolution sociale et politique des sociétés modernes, ce en quoi elle ne peut s'avérer dangereuse. En revanche, ce qui lui semble dangereux, « *c'est le dogmatisme, que certains utilisent pour maintenir leur pouvoir, leurs prérogatives et leur*

dominance ». Cela dit, avec la révolte à laquelle il ne croit pas, il ne reste que la fuite. Faire l'éloge de la fuite c'est faire aussi l'éloge du désengagement. Voire de la résignation. Partir, ce n'est pas seulement mourir un peu, c'est également s'avouer vaincu, déposer les armes, ne plus rien espérer. Fuir ailleurs n'est-ce pas non plus fuir la mort ? La question reste ouverte.

L'utopie n'est rien sans la liberté qui va avec. Liberté de ton, liberté de penser, d'être et d'aller. Et cette liberté ne va pas sans risques : « *Parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre* » écrit George Orwell, dans *La ferme des animaux* (1945). C'est parce qu'elle n'a pas encore été essayée et testée concrètement, ni passée à la moulinette du pouvoir, que l'utopie reste d'une actualité permanente et d'une pertinence claire que seule l'expérience – le passage à l'acte – peut valider ou non. Elle jouit de ce fait du bénéfice du doute.

Un management à déménager puis à dégager

La novlangue des managers surpuissants, avec un système économico-financier à leur botte, à laquelle on peut rajouter les discours des conseillers en communication qui, eux, ont dorénavant remplacé les penseurs sur le devant des scènes médiatiques et politiques, sont des bavardages qui font office d'idéologie officielle. Nos contemporains sont impressionnés et même intimidés, mais surtout endormis et enfumés par cette société du spectacle qui s'est auto-désignée

omnisciente. Ce ne serait pas dramatique si elle ne gouvernait pas. Mais ce n'est pas le cas, et c'est là où le bât blesse au point de faire très mal.

Nos dirigeants, ne jurant que par l'austérité, n'ont de cesse de sonner la fin de la récré, on sait pourtant que la lutte des places s'est substituée à celles des classes. Auteur de *La Déconnie* (2016), Jacques Généreux, économiste atterré par notre système économique abscons, a sans doute raison lorsqu'il considère que le management n'est pas seulement inefficace mais qu'« *il tue des gens* », lobotomisés et bientôt robotisés, dans l'indifférence totale.

Si Midas parvient à transformer tout en or, le management transforme tout ce qu'il touche en organisation, et l'un des soucis majeurs réside dans l'activité du manager qui renvoie à une modélisation. Quand le management s'invite sur le territoire, le quadrillage n'est jamais loin. Manager, c'est cartographier et modéliser ; ranger sans déranger, sauf les derniers utopistes en quête d'un lieu de refuge, de calme, de liberté. Marquer son territoire, expression quasi canine !, n'est-ce pas d'une certaine manière régner par la terreur sur la terre qu'on emprunte aux générations futures ? On peut s'interroger.

Pourtant, c'est sans doute aussi sur ce même terrain miné qu'il faudra, pour parler leur langage, « *regagner des parts de marché* » et « *retrouver un capital sympathie* » auprès des citoyens-électeurs... On évoque des consomm'acteurs (« *prosumers* » ou producteurs-consommateurs, c'est plus branché) que soudain nous serions tous devenus dans une

sorte d'hédonisme béat-consentant qui est tout sauf évident : uber-réseaux, *coworking*, *living* ou *fab labs* et autres fables numériques mais bien commerciales. « *C'est l'avenir* », nous rabâche-t-on à longueur d'ondes et de journées. Du DIY (*do it yourself*) au DIWO (*do it with others*), on avance dans le bon sens, pour l'instant de la communauté, demain du communautarisme ? Ce risque existe et n'est pas des moindres.

La pluralité organisée n'est pas la vraie vie. Les engagements sont louables, comme en atteste la multiplication des projets, associations, micro-entreprises, coopératives, SCOP, qui renouvellent l'offre économique dans un pays comme la France engluée dans la nostalgie des « Trente glorieuses ». Ce développement des initiatives communautaires se fonde souvent dans un « bidouillage » ingénieux, une bonne nouvelle, puisque dans ce capharnaüm en *open-space* on trouve aussi des retours à l'artisanat, des refus de l'ikéaisation, des micro-projets alternatifs et sociaux, des tiers-lieux qui soutiennent des réfugiés, des cafés-philo associatifs, des boutiques équitables/partagées, des ateliers citoyens et de (ré)création culturelle, des galeries indépendantes d'artistes de talent, des expériences originales d'économie collaborative à vraie échelle humaine.

Exit les vieux modèles trop usés, et leurs usagers usagés, qui, de la CGT au Medef, n'ont pas saisi les mutations sociales et numériques des dernières années. On ne va pas les regretter. Mais de là à se jeter corps et âmes dans le bonheur promis par les nouvelles technologies,

l'autonomisation en cours, et bientôt le règne des nanotechnologies et de la robotique, le tout sur fond de politiques agressives de la part de multinationales en majorité nord-américaines, non merci. Comme dit plus haut, la France et, dans une moindre mesure, l'Europe, sont déjà devenues une colonie numérique des États-Unis, et demain cette dépendance ne fera que déraper un peu plus vers un verrouillage des libertés fondamentales.

Les jeunes qui s'engagent et s'arrogent la notion d'hybridation des pratiques, refusent avec raison les règles obsolètes du salariat classique. Diverses études montrent qu'environ 60% des employés/salariés sont désengagés dans leur travail. Le philosophe Bernard Stiegler le répète, « *l'emploi est mort, vive le travail* », mais nos dirigeants font et refont la sourde oreille. Les pratiques de consommation changent, évoluent, divergent : désormais, les jeunes occidentaux ne sont plus autant fascinés par la dernière voiture à la mode ou le nouveau modèle de l'IPhone qu'il y a une ou deux décennies (cela reste en revanche aujourd'hui le cas dans les pays émergents), mais il reste encore du « travail » dans ce domaine d'une mutation absolument essentielle…

Le monde compliqué dans lequel nous vivons ne peut plus évoluer sans se référer à des raisonnements et réflexions plus complexes : la simplicité est mortifère, les raccourcis hasardeux, et le manichéisme – politique ou économique – n'est plus de mise si on souhaite rester en phase avec le réel. Avec la société tout entière.

L'utopie entend libérer le présent plutôt que suggérer un avenir merveilleux : « *Les utopistes refusent la violence et, par conséquent, la révolution, ils aspirent à la conquête pacifique du monde au moyen de la contamination volontaire et joyeuse* », écrit Thierry Paquot (2003). Voilà une définition qui complète bien l'idée qu'il faut, coûte que coûte, conserver la capacité de s'émerveiller. N'omettons pas que sans plaisir et sans joie, la vie serait d'une grande tristesse. À ce titre, le rire est aussi un formidable rempart contre la barbarie, rappelons-nous en. Surtout quand se plaindre et faire la tête, ou encore se vanter, s'apparentent en France à des sports nationaux.

Les utopies à l'épreuve des voyages

Le voyage, qu'il soit sur la lune, autour du monde ou autour de sa chambre, est intrinsèquement lié à l'utopie. Même les grands tours puis les bains de mer, les congés payés à l'origine des vacances, le tourisme international « pour tous », furent autrefois des utopies devenues au fil des décennies – et de l'histoire sociale et des loisirs – des réalités pour une bonne partie du globe. Le voyage s'est découvert des utilités, et il est difficile aujourd'hui de voyager pour rien sans rendre des comptes à son entourage : « *Le voyage peut être utile, il fait travailler l'imagination* », écrivait Céline.

L'utopie, initialement si importante dans la genèse et la raison d'être du tourisme, et si fondamentale aussi quant à la nature de nos

comportements par rapport à l'Autre et à l'Ailleurs, est-elle encore d'actualité ? Les actes de consommations d'espaces, naturels et culturels, relèvent-ils encore de l'utopie ? Au-delà du fantasme primaire et de l'exotisme de pacotille, et à l'heure du tout-connecté, l'imaginaire et le rêve occupent-ils encore une place de choix dans nos vacances, nos aventures ou nos expéditions ? Rien n'est moins sûr.

Le voyage reste pourtant ce moment unique et propice à l'éclosion des idées utopiques. Les pratiques touristiques ont changé ces récentes années au regard d'une crise économique et d'une situation géopolitique qui forcément contribuent à hypothéquer nos « *désirs d'ailleurs* » d'antan. Les Nicolas Bouvier se font rares et s'expriment dans les marges du voyage. Les lieux fréquentés il y a un demi-siècle par l'écrivain-voyageur suisse donnent le tournis à l'heure des fermetures et des peurs amplifiées : Balkans, Turquie, Iran, Moyen-Orient, Pakistan, Afghanistan… À part un soldat, un humanitaire ou un reporter, tous au service d'une mission, qui d'autre en 2017 aurait envie de parcourir les fabuleux sites regorgeant des trésors du patrimoine afghan ou, en compagnie des autochtones que le voyageur souhaite rencontrer, siroter un thé attablé à une terrasse de café à Kaboul ? Palmyre en Syrie ou Nimrod en Irak n'attirent plus de visiteurs passionnés d'archéologie mais des guerriers assoiffés de sang, et demain des investisseurs et de nouveaux bâtisseurs. Voyager dans cette région du globe – comme en beaucoup d'autres – renvoie à de

nouveaux impératifs : sauvegarde et sécurité. Le reste attendra. Voyager fait-il encore rêver les gens ? Si oui, ça sera sûrement autrement.

L'utopie n'a plus le vent en poupe tandis que la peur des autres et le confort rassurant d'un quotidien fonctionnel semblent dominer nos vies. Surtout que le « retour » en force et le succès avéré du tourisme enclavé, justement décrit par Georges Cazes, avec ses niches et ses riches, sont d'une brûlante actualité. Le communautarisme s'invite ainsi dans le secteur du tourisme. On n'arrête pas de voyager mais les touristes se barricadent et préfèrent rester entre eux, d'où le succès du tourisme de croisière, du tourisme de luxe, de shopping, des seniors, des buveurs de pastis, etc. Ces séjours touristiques entretiennent l'illusion de l'ailleurs avec les autres comme joli décor, mais toujours tenus à distance.

Le repli se nourrit de l'entre soi et la rencontre avec d'autres lieux et cultures n'est plus que le prétexte pour faire ses valises et rechercher un peu de soleil… en général pour oublier un quotidien monotone, stressant ou oppressant. Partir relève de plus en plus de la fuite, de l'évasion, de l'échappée belle ou sinistre, du chemin de croix ou de la guerre sainte, voire de l'ordalie.

Planche de salut ou antidépresseur efficace, fabrique de bonheur ou confortable prison dorée, le voyage est un formidable réservoir de vertus thérapeutiques, pour le meilleur et pour le pire, mais surtout pour les citoyens des sociétés en crise, celles des pays du Nord avant tout, celles

qui ont tout (ou presque) et qui en veulent toujours plus…

Notre monde frileux est en voie d'éclatement, alors forcément on s'interroge : le meilleur voyage ne consisterait-il pas à tenter de recréer des formes inédites d'utopies : mobiles, nomades, autonomes ? Et si au fond la meilleure utopie était de voyager autour de chez soi, retisser du lien social au lieu d'aller vérifier si l'herbe est plus verte chez le voisin du bout du monde ?

Partout, de nouvelles utopies émergent et gagnent l'univers des mobilités : de la Patagonie à l'Indonésie, nombre de régions innovent dans ce domaine. Le besoin d'espaces vierges, l'envie de rencontres avec d'autres cieux et cultures. Tantôt la quête du vide, tantôt celle du plein. Le tourisme lui-même n'est rien d'autre qu'une forme d'utopie qui existe officiellement depuis deux siècles. Une utopie qui offre un souffle, un retrait, une coupure avec le quotidien, devenu étouffant.

Dans le cadre du voyage, les utopies actuelles s'affichent plus technologiques (les trips des nomades digitaux, néo-aventuriers, néo-routards, hipsters et job-trotters), techniques (les créations architecturales novatrices, muséographies et spectacles repensés, etc.), que politiques ou sociales (même si l'occupation des places ou des champs – zadistes et cie – relève également d'une autre forme de voyage et de gestion de l'espace public). Les utopies touristiques passent aussi par la forte demande d'ordre spirituel – consacrée par l'essor des voyages à caractère religieux – l'obsession du

bien-être, la quête du bonheur, le bien-manger, l'éloge de la lenteur, le succès de la randonnée et du vélo… Sans oublier le tourisme expérimental dans toutes ses variantes. Se faire tatouer par des autochtones au cœur de la jungle ou planter des patates douces avec des Papous ou des Amérindiens, bref partager la vie des autres pour embellir la sienne est une forme de voyage actuelle très prisée par les jeunes. Porteur de sens, tant qu'il ne dérive pas vers un tourisme dit « humanitaire » et parfois douteux, ce type de voyage confère au rite de passage pour des jeunes qui sont privés depuis longtemps de tels rites initiatiques pourtant si formateurs dans la vie.

Contrairement au tourisme, réduit à la seule fonction de divertissement, le voyage est peut-être l'un des derniers rites de passage opérant et utile pour de nombreux jeunes occidentaux tout particulièrement. Plus un jeune est en perdition et plus un voyage – rédempteur voire thérapeutique – lui permettra de retrouver son propre bon chemin. De même, les échanges linguistiques et les voyages Erasmus, AFS, CEMEA, Service Civique, etc., sont de vraies réussites, tant pour l'ouverture d'esprit que celle au monde (comme l'atteste aussi, du *couchsurfing* au *woofing*, l'engouement pour les stages, jobs, travaux à la ferme et séjours universitaires à l'étranger).

Les jeunes voyageurs développent leurs propres utopies qui n'ont plus rien à voir avec l'œuvre maîtresse de Thomas More (*L'Utopie*, paru en 1516), un auteur-pionnier qui a ouvert des portes sur d'autres univers et qui, il y a

exactement cinq cents ans, dénonçait ce qu'il nommait « *la conspiration des riches* ». Aldous Huxley et George Orwell sont ensuite venus nous faire douter de l'idée que le meilleur des mondes serait pour demain. Avec les risques climatiques et les menaces terroristes, il est plus tentant pour beaucoup de touristes reconvertis d'aller cultiver un jardin, bio comme il se doit, derrière une belle clôture, plutôt que d'aller arpenter les derniers recoins d'un monde devenu malfamé, et lui aussi clôturé. Pourquoi risquer leur peau pour quelques clichés de mer turquoise ou de spectacles traditionnels alors qu'ils ont aujourd'hui accès « à tout » cela (ou presque) par un simple clic sur Internet et sans même quitter leur canapé ?

L'utopie est pourtant nécessaire si l'on ne veut pas s'endormir, il faut bien sortir de chez soi, quitter les siens, pour voir à quoi ressemble le monde. Le vrai, celui qui se dévoile derrière les écrans, de télé ou de fumée, celui qui sent la terre et la mer, celui qui n'est pas virtuel mais réel, au risque de nous découvrir tels que nous sommes. À la faveur du contexte actuel, où il est devenu impossible de se projeter dans le futur, l'utopie est le moteur indispensable de tout voyage alternatif, qu'il soit formateur, constructif, jouissif… ou suicidaire. Ainsi, pour libérer nos pas de l'industrie touristique plus prédatrice que jamais, la désorganisation des voyages devient un préalable nécessaire pour continuer à « vivre » le voyage comme une véritable « *expérience non ordinaire* » (selon l'expression forgée par le sociologue britannique John Urry).

Oser se frotter au monde relève sûrement de l'utopie, mais aussi de « *l'esprit nomade* » d'un Kenneth White et de « *l'alternative nomade* » chère à Bruce Chatwin. Prendre la route sans dépendre des entreprises qui gèrent nos déplacements et nos nuitées (cela va par exemple de la SNCF et ses tarifs exorbitants aux vols low-cost scandaleux, et de l'injonction à réserver à tout-prix, via *Booking*, *Airbnb*, *Tripadvisor*, etc.) exige courage et abnégation de la part de l'intrépide voyageur qui résiste et entend rester libre de son aventure ! Cela vaut la peine d'essayer. Car un jeune qui goûte à la liberté du voyage fait rarement demi-tour. Au contraire, il devient un adepte et se libère peu à peu des chaînes de la sédentarité, des injonctions et du conformisme.

Réinsuffler de l'utopie dans nos pérégrinations revient à explorer de nouvelles frontières du voyage, celles qu'on occulte, celles qui font peur, celles qui déplaisent aussi aux industriels du tourisme organisé puisqu'elles ne finissent pas dans leurs poches. L'utopie appliquée à l'univers multiple des tourismes et des voyages prend des contours différents selon les personnes et les sociétés concernées. Pour sûr, les utopies, plurielles, forgent nos manières de penser et de nous déplacer, nos capacités de comprendre et d'accepter le monde qui nous entoure.

Voyager sert à reprendre en main son destin. L'acte de bourlinguer invite à ne pas se résigner à dépendre des affres d'une mondialisation incontrôlée. Quand l'ascenseur est en panne on prend l'escalier et on n'en meurt pas pour autant.

Il suffit de monter à pied ! Le voyage exige aussi une bonne dose de courage, de confiance en soi et d'abnégation.

Une bonne dose d'humour est également requise : « *Aux Indes, si vous ne priez pas, vous avez perdu votre voyage. C'est du temps donné aux moustiques* », écrivait Henri Michaux, dans *Un barbare en Asie* (1967). Voyager c'est explorer des univers inconnus. Mais vouloir quitter son temps – qu'il s'agisse du mauvais climat météorologique ou de l'époque présente qu'on estime maussade ou déprimante – en quittant un lieu est une complète utopie, dans le sens d'une illusion. Une utopie auquel participe le nomadisme de loisir qu'on appelle le tourisme.

Tourisme durable, tourisme du rabais

Le « tourisme durable » est un bel oxymore, pratique pour tous car il permet d'un côté aux industriels du voyage de faire plus d'affaires et de parier sur un nouveau marché, et d'un autre côté aux consommateurs de circuits touristiques d'avoir bonne conscience en photographiant des girafes sous protection ou lorsqu'ils sont assis à l'arrière d'un bus « non polluant » qu'on leur a vendu comme un modèle écologique. Cette douce chimère, qui vire parfois à la franche escroquerie, n'est pas prête de s'arrêter, à l'heure où le « tourisme humanitaire » commence à grignoter des parts de marché dans le voyage organisé, tenté par l'aide au développement durant les vacances sur fond de voyeurisme béat.

Le tourisme durable est donc un tourisme comme les autres avec en outre la bonne conscience et quelques belles actions bien ciblées et visibles, ici ou là, à son profit (en général avec un marketing ciselé à la mesure des événements proposés et/ou sponsorisés). Le tourisme du rabais c'est le tourisme qui s'engouffre dans les niches opportunistes de l'époque. Un tourisme du plus offrant. Et les trois domaines qui aujourd'hui sont en vogue, et demain davantage encore (car les guerres, les catastrophes, le terrorisme n'empêchent plus les consommateurs de vacances à prendre le soleil ; la violence on s'y habitue, et les congés payés c'est sacré !) sont : *le tourisme des seniors* (surtout pour les Occidentaux, Japonais compris), *le tourisme de shopping* (surtout pour les visiteurs des pays dits émergents, Chine, Inde, Russie, Brésil, et Malaisie, Corée du Sud, Mexique, etc.), et *le tourisme de luxe* (les nouveaux riches et les voyageurs fortunés de partout).

Quant au « *terroir-caisse* » déjà évoqué précédemment – notamment par le biais du patrimoine et du tourisme – il garantit la rentabilisation économique et politique du territoire par le biais du management et des bonnes affaires à la clé de ce que les dirigeants locaux osent parfois appeler le « développement durable ».

Déjà à la fin des années 1980, les conseillers en communication n'étant pas encore totalement les nouveaux maîtres à penser, je me souviens avoir vu et lu sur un mur parisien ce tag on ne peut plus explicite d'une époque, celle des années

dites « Tapie » et des gagnants décomplexés : « *Je plaque ma communauté et je fonde ma société* ». On dirait un résumé de l'histoire du quotidien *Libération*, journal de gauche et de Sartre devenu celui de la pensée dominante et de Rothschild. De l'utopie on est passé au réalisme, et du libertaire au libéral. Le mot d'ordre à l'issue de cette époque de tous les reniements, en pleine apogée de la galaxie Mitterrand, était (et reste jusqu'à nos jours) : « *je rallie le système* ». Aujourd'hui, la « communauté » – elle aussi passée de l'esprit libertaire à la raison libérale – renvoie au refuge hors du système pour justement s'en préserver mais rarement pour le combattre. Fuir n'est pas nuire !

Contre la connexion permanente il faut réapprendre à se connecter à l'essentiel, en avançant doucement mais sûrement. La mobilité douce pour ne pas foncer dans le mur : « *La vie, c'est comme une bicyclette, il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre* », estimait le scientifique nobélisé et fervent cycliste Albert Einstein. Cette citation n'a pas eu l'effet d'une bombe, elle remet pourtant le mouvement sur le droit chemin.

Aujourd'hui, les chemins sont de traverse et empruntent les voies du bonheur bien rivées dans les rails de l'industrie du bien-être qui elle-même s'appuie sur les théories, crédibles ou fumeuses, du développement personnel. De l'engouement des « *bars à sieste* » en ville après le boulot aux virées « *bio & yoga* » le temps d'un week-end à la campagne, en passant par le « *slow sex* », désormais presque autant prisé que les

traditionnels « *slow food* » et « *slow travel* », déjà durablement installés dans les pratiques des loisirs des Européens, l'urgence de ralentir est devenue une évidence et même une exigence. Améliorer notre qualité de vie et lui consacrer plus de temps est un but pour la majorité de nos contemporains. C'est aussi un nouveau marché, prometteur et rentable, parfois discutable. L'éloge de la lenteur reste l'antidote le plus souhaitable pour contrer les actions et distractions qui sont trop souvent régies sur un mode hyperactif, générateur de stress, de fatigue autant physique que psychique.

Les amis des bistrots, lieux classiques de sociabilité, ont été complétés et souvent remplacés par les amis des réseaux dits sociaux. On avait des amis en chair et en os, maintenant on fréquente des amis virtuels (dans la misère ou dans l'embarras, pas sûr que vos amis connectés vous seront d'un grand secours). On les avait en face de nous maintenant on les a sur Facebook.

Demain, la croyance au numérique développera la dépendance : au-delà du réel, les avatars férus de nouvelles spiritualités et de plateformes financières, les charlatans pas si nets et les geeks diplômés en management étendront leur toile avec un gourou renommé *Gangrène.com* ou *Faithbook pour tous*. Les contrevenants seront contraints de revenir au Minitel et aux écrans noir et blanc, sauf s'ils acceptent un abonnement ! L'effronté qui refusera de partager ses données et l'esprit de la communauté sera *manu-militari* exclu du Nouveau Monde parfait et *illico-presto* interdit de wifi. La patience sera une tare dans cet univers

dédié à la vitesse et au zapping, aux codes secrets et à la surveillance généralisée.

L'obsession de vouloir/devoir appartenir à une communauté est inquiétante et pas exempte de dérive sectaire : cela est vrai pour des geeks de Paris comme pour des alpinistes des Alpes ou des bergers des Pyrénées. Personne n'est à l'abri. Mais l'autonomadie offre un répit, voire une issue de recours sinon de secours. À défaut de retrouver le bon sens dans nos actes, il faudra retourner sur les bancs d'une étrange école buissonnière de rééducation. Il existe déjà des formations – payantes évidemment – pour réapprendre à se rendre injoignables ! Déconnecter relève de l'épreuve, douloureuse, à l'image de la toxicomanie. Les accros de la connexion auront droit à leur cure de désintoxication. Peut-être réapprendront-ils à marcher en silence dans une forêt de vert et non plus de verre, au cœur d'une jungle qui ne serait pas bétonnée ni urbaine. Pour beaucoup de dépendants et drogués à la technologie, éteindre leur téléphone est plus difficile qu'acheter le dernier IPhone. Cette cyberdépendance est la confirmation qu'il est urgent de se (re)connecter au monde réel, ce qui passe par éteindre certaines lumières pour mieux en rallumer d'autres. Une révolution donc.

De la tablette au livre, de l'écran à la feuille, le tout-numérique n'empêche pas le papier de survivre et surtout de se réinventer. Alors que certaines revues disparaissent par manque de soutiens et d'engagement citoyen (comme *Altermondes* par exemple ; la revue *Silence* perdure

mais est en sursis ; dans un autre genre, on peut mentionner les deux revues *6 Mois* et *XXI*, qui survivent plutôt bien dans un climat très dur pour la presse), d'autres publications récentes tournent autour du voyage et de ses vertus bienfaitrices.

Elles sont à l'image de notre société qui se cherche de nouveaux élans, illustrent le renouveau générationnel en train de s'opérer, avec de belles et sincères initiatives mais aussi des vieilles recettes puisées dans les arcanes parfois douteuses dudit « développement personnel ».

Toutes sont intéressantes mais souffrent de limites à force de vouloir fédérer et rassembler tout le monde, lecteurs de tous bords et sponsors de tout ordre. Citons-en ici trois parmi beaucoup d'autres : *Kaizen* (alternatives citoyennes et développement durable), *Ultreïa* (philosophie, voyage, spiritualités) et *QOA* (le voyage utile). Toutes les trois, chacune avec leur orientation propre, surfent sur la mode du voyage, du bien-être – rarement un numéro sans un article sur le bonheur – et sur les expériences alternatives, positives et réussies.

L'optimisme revient à la mode car il est salutaire et il fait vendre. On reste néanmoins un peu dubitatif quant à l'apologie de la frugalité de la part des bobos aisés… Ces revues et d'autres ne sont pas à l'abri des nouveaux gourous de la « *pensée positive* », avec leurs philosophes de salon, avec ou sans chemise blanche, leurs « *coachs de vie* » soi-disant apolitiques mais à forte teneur spirituelle, alliant parfois le meilleur et souvent le pire. Difficile cependant de séparer le bon grain

de l'ivraie. Dans ce contexte, il est toujours conseillé de revenir à la presse « traditionnelle » lorsqu'elle parvient à rester indépendante, ce qui devient de plus en plus rare et donc précieux, par exemple l'hebdomadaire *Politis* ou le mensuel *Le Monde diplomatique*. D'autres revues, plus jeunes et plus indépendantes, comme *Vies de Quetzal* par exemple, émanent de collectifs et de jeunes journalistes, chercheurs et photographes, et essaient de renouveler le genre en ancrant la révolution numérique et l'actualité politique au cœur même du voyage.

L'avenir appartient à celles et à ceux non pas qui se lèvent tôt mais se réveillent en bonne forme. Dans *L'avènement du monde* (2013), le géographe Michel Lussault lâche ce propos très lucide sur notre époque : « *Ceux qui peuvent faire de leur instabilité un capital productif l'emportent* ». En effet, celles et ceux qui aujourd'hui sont capables de s'adapter à des lieux différents, à des personnes différentes et surtout à des situations différentes, seront demain les plus forts. Et les plus libres.

Le patrimoine fluctuant et confisqué

En France, le patrimoine est devenu la nouvelle poule aux œufs d'or pour une économie exsangue qui n'a plus que ses fastes vestiges, ses belles expos, ses musées célèbres, ses manifestations sportives et musicales, ses fêtes et traditions culturelles, le tout bien évidemment encadré par sa puissante industrie touristique,

pour tenter de redresser la barre et afficher une bonne image à l'international. La mise en patrimoine des régions françaises sur fond de bonnes affaires et d'aménagement des territoires interroge la notion même de patrimoine. Dans le cas d'un site culturel, celui-ci ne vaut plus grand-chose pour sa valeur culturelle universelle mais presque uniquement parce qu'il soutient des investissements économiques, un marché d'emplois potentiel et un rentable développement touristique à la clé. En dehors de ces « règles » où le management dicte sa loi, le patrimoine n'intéresse guère de monde, l'intérêt du site et l'importance culturelle initiale étant pour leurs parts relayés en fin de liste. Un site patrimonial qui ne rapporte pas d'argent et qui n'attire pas de touristes, l'un n'allant plus sans l'autre, n'a guère d'espoir d'être valorisé convenablement.

Pour les sites naturels préservés, parcs nationaux ou zones placées sous l'égide de l'Unesco, la situation est identique. Le patrimoine doit d'abord être rentable. La *deep ecology* nord-américaine est aussi passée par là. La gestion du parc Kruger en Afrique du Sud en est un modèle aberrant, et nombre de « *hotspots* » sont présentement placés sur les mêmes rails idéologiques : les aspects culturels et surtout la présence humaine sont exclus au nom de la sauvegarde et/ou la protection de la nature. Aux États-Unis, dès le XIX^{e} siècle, les sites prestigieux, d'abord de Yellowstone, puis du Yosemite National Park, avaient montré la voie (et les Indiens déjà « invités » à déguerpir sous

peine de massacres organisés). Aujourd'hui, plus d'une cinquantaine de parcs nationaux dans le monde sont régis sur le modèle du parc Kruger. Tout pour la nature, rien pour la culture – sinon sur un mode folklorisé – et les autochtones sont les grands oubliés de cette histoire de conservation, de tourisme et surtout de gros sous.

Loin d'être un tourisme durable, mais véritable voyage ayant dérapé vers le sordide, le tourisme « *noir* » a déjà sévi ces dernières années, un peu partout, et sous diverses coutures (à ce sujet, lire mon essai *Voyages pluriels*). En 2016, il se manifeste aussi au Brésil – alors que le pays est tenté par un autoritarisme qui rappelle les sombres années de la dictature – avec un tourisme anti-mémoriel détestable : à une centaine de kilomètres au sud de Rio de Janeiro, Elizabeth Dolson est la « patronne » d'une *fazenda*, une ancienne plantation de café du nom de Santa Eufrásia, mais elle divertit désormais plus les touristes qu'elle n'exploite son entreprise. Encore que : des « nègres » dociles et asservis ça rapporte toujours gros ! Son credo ? Remonter le fil de l'histoire et servir les touristes par des noirs en quête d'emplois et déguisés en esclaves avec les « costumes » du XIX^e^ siècle. Indécence et abjection garanties. Ce n'est pas un hasard si cette fazenda de la vallée de Paraiba fut autrefois réputée pour son café et surtout pour sa sauvagerie envers les esclaves et son inhumanité tout court. La Dolson qui se rêve en ancienne maîtresse se défend en prétextant ne proposer que du « *théâtre* » et non pas la réalité…

Insuffisant pour nous rassurer, mais suffisant pour rappeler au monde que la région de Rio a accueilli 60% des quatre millions d'esclaves africains débarqués au Brésil, faisant de la capitale des JO de 2016 le plus ancien et important port esclavagiste de l'humanité.

Ici, il n'y a aucun travail de mémoire, seulement au programme des visites une vision idyllique de la période esclavagiste mise en scène sous la houlette de Mme Dolson dont les ancêtres négriers seraient sûrement fiers ! Dans ce cadre bucolique, rien n'évoque les souffrances et les horreurs subies par les esclaves, les figurants de l'heure se contentant de servir du café « authentique » et des dîners « aristocratiques » à leurs nouveaux maîtres du moment : blancs néo-négriers et touristes en goguette. Pour la réalité historique, il faudra repasser ! Une plantation esclavagiste transformée en parc d'attraction touristique, c'est déjà gros, mais embaucher des autochtones contraints de jouer le rôle de leurs éventuels ancêtres suppliciés relève carrément de la perversité nourrie d'un racisme évident. Une dérive, typique du Brésil actuel, voire d'un monde en quête d'ordre absolu qui passe par une réécriture du passé, des passés…

Ici ou ailleurs, qu'il s'agisse donc de nature ou de culture, la mise sous le boisseau tant du patrimoine que du tourisme, deux secteurs économiques parmi les plus rentables en temps de crise, est évidente et dessert les populations les plus concernées : les peuples autochtones. Si l'autochtonie ne va pas de soi, il en est de même

de l'authenticité, terme galvaudé, qui ne subsiste qu'en étant soit l'expression d'un faux soit celle d'un leurre. Jared Diamond préfère utiliser l'expression « *sociétés transitionnelles* » à celle de « *sociétés traditionnelles* », trop marquée à ses yeux, comme aux miens, par le sceau de l'histoire, de la colonisation, de l'opposition « froide/chaude » ou « tradition/modernité », et surtout par une vision trop ancienne et figée dans l'espace-temps, avec en arrière-plan le fantasme de l'immuabilité desdits « *peuples premiers* » (pour ne plus dire « *primitifs* »). Le tourisme et le patrimoine doivent veiller, autant chez les Papous que chez les Corses, à ne pas verser dans la caricature culturelle ni dans l'instrumentalisation politique, à des fins folkloriques ou économiques.

Du labeur au loisir, notre société a franchi une première étape (par exemple, l'ancienne usine Citroën a bien été transformée en parc) mais beaucoup reste à imaginer puis à entreprendre. On sait que cela prendra du temps, autant commencer de suite : déjà en 1516, avec *Utopia*, Thomas More avait ainsi lancé l'idée d'un revenu universel, le débat certes se poursuit et ressurgit à la faveur des crises, mais trop lentement.

De l'air, du vert et de la fumée, à l'ère de la vitesse

Du vert partout et de la fumée nulle part. Pouvons-nous encore vivre avec des végétariens et avec des fumeurs qui traînent autour de nous ? Étonnamment, cela ne paraît pas évident à la vue des crispations que ces sujets focalisent dans les

dîners en ville ou dans les médias dominants. Je vais ici évoquer les végétariens et les fumeurs mais j'aurais pu parler tout aussi bien des buveurs de bière, des militants du vote blanc ou même des partisans de la chaîne de télévision destinée aux chiens ! L'idée est de faire réfléchir au sens de la vie mais de laisser les gens vivre leur vie comme ils l'entendent sans tout le temps chercher à les enrégimenter dans de nouvelles modes, de terribles contraintes, de sévères obligations.

Si la mode du végétarisme semble aujourd'hui s'inscrire dans l'actualité du monde, elle n'a pas attendu les penseurs inspirés de spiritualité asiatique comme Matthieu Ricard ou même le Mahatma Gandhi. De Pythagore à Sénèque, en passant par Socrate et bien d'autres, les philosophes antiques et végétariens ont été des précurseurs tant dans les idées sociales que dans celles qui défendent la cause animale ou le contenu de nos assiettes. De nos jours, ces grands anciens sont d'un bon secours pour les végétariens non-sectaires dans leur combat contre toutes les aberrations que masquent l'industrie agro-alimentaire et notamment l'acharnement à consommer sans modération de la viande.

Changer nos pratiques nécessite de modifier nos comportements et donc de réfléchir autrement au préalable. Relisons ces deux citations célèbres de Pythagore, philosophe présocratique, susceptibles de nous faire réfléchir à ce que nous consommons : « *Qui parle sème, qui écoute récolte (…) Dans le doute abstiens-toi* ». Manger c'est penser. Il n'est pas question de culpabiliser,

seulement de respecter. Jouir sans entraves n'exige d'aucune sorte de s'en mettre plein la panse. Je mange donc je pense, y compris en pansant le monde à ma petite échelle. CQFD. Je suis végétarien, cela semble évident, mais chacun est libre de faire ce qu'il veut avec sa santé et de remplir son estomac avec ce qu'il veut. La liberté ne s'arrête pas dès qu'on attaque le ventre.

« *Fumer tue* » lit-on sur les paquets de cigarettes, en France comme ailleurs aussi. Je ne suis pas fumeur mais je ne supporte pas qu'on interdise toujours plus aux gens de vivre comme ils le souhaitent dès lors qu'ils respectent la nature et les autres autour d'eux. Alors je ne peux m'empêcher de rapporter ici une anecdote d'un ami hollando-indonésien : « *Fumer tue, on le sait et on le lit. Pour ma part, marchant l'autre jour sur un sentier balinais, j'ai eu la bonne idée de m'arrêter net à deux mètres d'un cocotier pour allumer ma cigarette ; au même moment, trois immenses noix de coco tombent à mes pieds à un mètre de distance. La clope m'a sauvé la vie, c'est un fait. Je n'arrêterai pas d'en griller une de temps en temps, plaisir et sécurité ! Fumer sauve* ». De là à changer l'étiquette préventive sur les paquets, peut-être pas, mais relativiser le présent dans notre quotidien, cela oui. Autrement dit, réapprendre à mieux vivre ensemble, en acceptant la diversité des points de vue, les différences dans tous les domaines, ne peut s'avérer que bénéfique. Pour que les végétariens et les fumeurs puissent également vivre, arrêtons aussi de stigmatiser les uns et les autres en permanence. L'autonomadie, c'est également lutter contre ces petitesses pour

renouer avec une grandeur d'esprit plus tolérante, plus partageuse, plus humaniste. Plus lente aussi.

La vitesse est un frein pour nos libertés. Tout va trop vite aujourd'hui. Ainsi, on voyage, on mange et on travaille trop vite, et si on le pouvait on dormirait plus vite (pour l'heure, on dort déjà moins) ! On entend au détour d'une conversation : « *Je n'ai plus une minute à moi* ». C'est bien dommage, c'est même assez grave. Deux siècles de révolutions, industrielle, technologique, informatique, pour en arriver là ? Pour le sociologue allemand Hartmut Rosa, cette soudaine accélération – qui est aussi historique et sociale – s'inscrit dans la logique même de la postmodernité. Nous ne sommes plus des êtres humains libres mais des êtres survivants pétrifiés. Dans son essai *Accélération* (2011), il démontre les montées de stress et les situations de carence temporelle dans nos quotidiens toujours plus rythmés puisque « *tout devient toujours plus rapide* ».

Dans un entretien reproduit en fin d'ouvrage, Harmut Rosa explique qu'il « *en arrive à comparer l'accélération sociale à une forme inédite de totalitarisme* ». Les images défilent plus vite que n'avancent les arguments ; l'aléatoire et la contingence règnent sur tout contenu sérieux ou pensée véritable ; les médias et les politiques parlent et réfléchissent trop vite, parfois pour ne rien dire. Le sociologue estime qu'on n'échappera pas à l'accélération : « *Elle affecte toutes les sphères de l'existence, tous les segments de la société, jusqu'à affecter gravement notre soi et notre réflexion. Personne n'y échappe, il est impossible d'y résister, et cela génère un*

sentiment d'impuissance ». Son constat est évident, son approche un brin fataliste. Peut-être que l'autonomadie pourrait contribuer à enrayer cette course de vitesse infernale ? Contre cette accélération insensée, il n'a jamais été aussi urgent de ralentir, de reprendre du souffle, pour repartir autrement si on ne veut pas finir autre part.

Vivre ou revivre, et ne plus survivre

Lorsque l'ascenseur social est en panne il ne reste plus que la transgression pour remonter la pente. « *Le monde est clos* » est le titre et le mot d'ordre d'un récent livre de l'économiste Daniel Cohen, qui appelle les sociétés à se dépêcher de sortir de la croissance. Au fil du temps et de la société industrielle, nous sommes entrés de plain-pied dans la société numérique. De la société de consommation il importe désormais de passer à la société du partage. La réforme des modes de vie s'impose ; distinguer le nécessaire du superflu tout autant. Le défi s'annonce ardu. Illustrant notre « *désir de mimétisme* » (René Girard) inassouvi, l'écrivain Romain Gary parle des « *sociétés de la provocation* », ces sociétés qui affichent et prônent la consommation à tout-va et pour tous mais qui ne permettent pas aux citoyens d'accéder aux dits biens de consommation. Vivre mieux avec moins c'est possible et souhaitable… mais c'est uniquement faisable lorsqu'on n'est pas tout seul. Bien s'entourer est aujourd'hui vital et cinq amis véritables valent plus que cinq millions d'amis par

écran interposé. Car l'isolement confère au retrait du monde alors que le propre de l'être humain est de vivre avec et entouré d'autres êtres humains « réels ». On ne partage rien en étant seul sinon sa solitude. Dans ce sens, toute bataille conduisant vers plus de « *sobriété heureuse* » (Rabhi) vise à retisser des liens et à s'inscrire dans un espace/effort collectif. Épicure, plus ascète que jouisseur, appelle de ses vœux l'homme à briser ses chaînes de la dépendance économique et sociale, en l'encourageant à « *vivre comme un dieu parmi les hommes* ». Bon, soyons divins et subversifs, on sait que dieu est mort, alors autant vivre à son image pour continuer à exister.

En attendant de côtoyer le sacré, cessons déjà de nous plaindre, s'apitoyer sur son sort ne sert à rien, agissons ! Si le Français a souvent une piètre estime de soi, une étude de l'Institut CSA (décembre 2016) nous révèle que les Indiens notamment, suivi de près par les Brésiliens et les Chinois, admirent particulièrement la France. Nul doute que l'art de vivre à la française fait plus recette à l'étranger qu'à domicile… sauf semble-t-il auprès des Étasuniens et des Russes. Toujours est-il que si les Français ne rêvent plus beaucoup, la France, elle, continue à faire rêver beaucoup de monde. Un paradoxe supplémentaire.

Pour rêver à nouveau, il faut se réveiller. Arrêtons d'aller dans le sens du poil, soumis et passif, soyons donc un hérisson plutôt qu'un mouton, n'hésitons pas à gratter là où personne ne nous attend, là où personne ne veux savoir ni nous voir. Après l'internationalisme communiste

du XX^e siècle, qui a lamentablement échoué – trop forgé dans le sang et par le modèle étatique occidental, répressif et autoritaire – voici peut-être venu le temps, au XXI^e siècle, de l'émergence, pacifique et écologique, de la mondialisation anarchiste. À mille lieues du succès actuel du cyber-capitalisme agressif, il faudrait relire les poètes maudits et les écrivains engagés, mettre en place la fin ou plutôt la mutation du travail (Rifkin et Stiegler), repenser la civilisation des loisirs (Dumazedier et Cazes), ses liens avec Éros (Reich et Marcuse), la consommation (Baudrillard et Morin) et le spectacle (Debord et Duvignaud), et réinventer des sociétés sans État (Clastres), abondantes mais non dépendantes (Sahlins).

Ni dieux, ni maîtres, comme on sait. Mais pour ceux qui ne peuvent s'en passer, les prophètes seront asiatique, latino-américain ou africain, Gandhi, le Che ou Mandela ; les lieux saints auront comme noms le Chiapas ou les communautés autonomes dispersés dans le monde ; les histoires sacrées remonteront à la Commune de Paris de 1870 et ensuite à la révolution libertaire manquée lors de la sanglante guerre d'Espagne de 1936.

La liberté, hélas, on en prend souvent conscience qu'au moment où on la perd : « *exister c'est résister* » écrivait Germaine Tillion, ethnologue et résistante. C'est dans la période de l'entre-deux, entre deux pouvoirs plus ou moins stables et démocratiques, comme l'analysait Gramsci, que surgissent les monstres, ceux par qui le pire peut

toujours advenir : fascisme, stalinisme, nazisme sont là pour le prouver. Nous vivons aujourd'hui dans un nouvel entre-deux, une période de tous les possibles durant laquelle plus rien n'est prévisible. Alors, les démocraties qui n'assument plus et n'assurent plus font tout pour rassurer ce qui peut encore l'être. État d'urgence, état sécuritaire, prémices d'un état autoritaire. L'industrie de la peur est omniprésente sinon omnisciente. La peur opère comme une arme de normalisation des sociétés modernes, y compris démocratiques. Elle fige et freine toute activité politique fondamentale pour sortir de l'impasse.

Dans sa leçon titrée *Ce que peut l'histoire* (2016), l'historien Patrick Boucheron nous replace au cœur de nos réalités et de nos contradictions, en montrant que notre salut à tous résidera sans doute dans notre capacité à nous auto-éduquer, à nous cultiver, à lire, bref à nous enrichir auprès de tous les savoirs : « *Nous sommes au cœur de la tourmente, car qui ne voit aujourd'hui qu'elle prend deux formes également assourdissantes : celle des bavardages incessants et celle du grand silence apeuré ? Nous ne pourrons les affronter que par une conjuration de patience, de travail, d'amitié, d'invention, de courage - bref une conjuration d'intelligences qui trouve sa forme dans l'ordre des livres dont je veux défendre la cause. Lire, c'est s'exercer à la gratitude* ». Dans un monde qui se dépérit, entre brasser du vent et fermer sa gueule, n'y aurait-il donc pas d'autre alternative ? Si, bien sûr… Du côté délibéré des libertaires : « *Ne partez pas en vacances, restez-y !* » lâche Toulouse-la-Rose, dans son recueil d'aphorismes, *Pensées, donc* (2008).

Une belle issue. Plus dégagée qu'engagée.

Notre planète est en danger mais tout le monde vaque à ses occupations comme si de rien n'était. C'est ce constat qui est accablant et que récusent, y compris dès la veille de la crise de 2008, nombre de chercheurs avertis. Hervé Kempf est l'un d'eux et, dans *Comment les riches détruisent la planète* (2007), il s'insurge contre l'irresponsabilité de nos dirigeants devant les défis, notamment environnementaux, auxquels notre société se voit confrontée : « *Une classe dirigeante prédatrice et cupide, gaspillant ses prébendes, mésusant du pouvoir, fait obstacle au changement de cap qui s'impose urgemment. Elle ne porte aucun projet, n'est animée d'aucun idéal, ne délivre aucune parole mobilisatrice. Après avoir triomphé du soviétisme, l'idéologie néolibérale ne sait plus que s'autocélébrer* ». On sait qu'on se dirige droit dans le mur mais rien n'enraye la course folle, surtout de la part des prédateurs financiers, qui mènera à la perte de tous. Alors suicide consenti et collectif ou simple aveu d'impuissance ? La caste de ces messieurs de la Bourse, Hervé Kempf les nomme si poétiquement *« la secte mondiale des goinfres goulus* », fait la loi, celle des loups et du marché, avec son lot de spéculations et de corruptions.

L'écrivain et bibliothécaire Virgile Stark, dans *Le navigateur obsolète* (2016), poursuit, après le constat du crépuscule de livres dans un essai précédent, son analyse de l'évolution désastreuse de notre environnement culturel. La fin paraît imminente selon lui et « *l'effacement de l'homme est en chantier* ». Alliant réalisme et pessimisme, il

poursuit : « *Les choix individuels ne sont rien face au mouvement global de la déshumanisation, la vie d'un homme qui déserte le Système n'a aucun poids, et moins encore ses combats dérisoires contre ses misérables servitudes* ». Mais la fatalité n'est pas inscrite dans l'ordre des choses, et puisque l'espoir fait vivre – et permet à beaucoup de survivre – Virgile Starck précise que si les êtres humains sont désemparés devant le pouvoir conjoint de la Machine et du Système, l'Homme résiste malgré tout : « *Il peut nourrir en lui, au plus profond de son silence et de son amour, la flamme incorrompue de la pensée rebelle* ». Ouf, tout ne serait donc pas perdu !

Difficile toutefois de garder la pêche ou la banane à force de prendre des châtaignes dans la tronche. Il le faut pourtant. Sans aller jusqu'à dire que « *tout déprimé est un bien portant qui s'ignore* » (Michel Lejoyeux, le bien-nommé !), il est vrai que l'optimisme est essentiel pour retrouver de l'énergie dans un monde sans saveur ni couleur où le brun a remplacé le rose, et le noir détrôné le rouge. Notre air du temps voudrait qu'on broie du noir pour ne pas voir rouge mais cet état de pression et dépressif ne minimise pas la colère qui gronde. Qui ronge son frein en cachette.

Méfions-nous aussi des démons et des mots. Qu'ils en jouent ou non, les mots ont un sens. Des lapsus révélateurs – comme le spectacle d'une ex-ministre confondant en direct et dans un moment d'égarement *inflation* et *fellation* – envahissent nos médias friands de buzz et sexe à gogo ; cela dit, des paroles aux actes, et par un savant glissement sémantique inconscient, on

passe tous des messages anodins aux massages coquins : qui n'a jamais répondu à un courriel en écrivant « *merci pour ton massage* » ? L'air idiot est garanti. Sur un registre à peine plus aventurier, avouons que « *larguer les amarres* » ou « *prendre le large* » sont des expressions plus sympathiques que « *mettre les voiles* » (version un peu datée mais peu athée) ou, pire, « *ficher le camp* » (rappelant des périodes sombres de notre histoire, les termes de « *ficher* » et « *camp* » ne sont ni glorieux ni rassurants, et ils n'invitent pas à l'autonomadie)…

Voici deux affirmations sonnant comme des ukases, mille fois entendues de la bouche de proches ou non, mille fois récusées mais dont mes arguments finissent toujours dans l'oreille d'un sourd : « *dans la vie on ne fait pas toujours ce qu'on veut* » et « *on n'a pas le choix* » ! Évidemment, à mes yeux, il est hors de question de se rabaisser ainsi : on fait ce qu'on veut et on a le choix. Toujours. Il faut simplement s'en donner les moyens. Là c'est une autre affaire, et beaucoup baissent la tête et passent leur chemin, en rentrant dans le rang. Sans surprise, le confort est plus douillet que la liberté. Vivre en toute liberté, c'est assumer d'être un marginal et de devenir un suspect potentiel.

Pas d'autonomadie sans utopies et sans libertés

Bien déconstruire pour mieux reconstruire. Nos pensées, nos actions, nos pensées en action. Changer notre regard sur les mobilités, en acceptant une bonne fois pour toutes que les

migrations ne constituent pas une menace mais une chance. Elles fécondent nos sociétés vieillissantes et enrichissent de leur apport – non seulement en main d'œuvre spécialisée ou bon marché, mais aussi dans tous les domaines de la culture, de la musique au sport ou à la gastronomie, en passant par le cinéma, la littérature, etc. – une Europe figée dans son passé, incapable de faire le pari de l'avenir.

En mêlant courage et sagesse, nous devons réapprendre à oser, à refuser, à bouleverser. Qu'il s'agisse de la question des migrants, de la culture ou du travail, on ne peut plus évacuer le politique – comme le font encore trop de jeunes dans un vieux continent… trop continent justement. Tempéré à l'excès au point de ne plus faire rêver. C'est le prix de la démocratie parlementaire combinée à la paix durable. Cela fut louable pour un demi-siècle post-totalitaire mais aujourd'hui cela ne suffit plus.

La démocratie est épuisée voire vidée de ses vertus passées, de son aura historique, de ses espoirs retombés. Désormais, la régression est dans tous les agendas des pays. Le privé attire plus que le public, l'individu a supplanté le collectif, la religion convertit plus d'adeptes que la république laïque.

Sans utopie, notre monde est en perdition. Voter et s'engager n'auront de sens pour les jeunes générations que dans l'optique où elles se repolitisent et donc se remobilisent : il est essentiel d'écouter les aspirations des jeunes, les associer dans les choix de société, les placer aux

commandes de pans entiers de la politique, de l'économie et de la culture. Bougeons-nous pour les respecter davantage en encourageant une plus grande mixité tant sociale que générationnelle. Résilience et résistance sont à l'ordre du jour pour vivre pleinement et donc à contre-courant. Le vrai changement ne pourra venir que d'eux.

« *Small is beautiful* » ne fut pas qu'un slogan d'une époque révolue. C'est une réalité qui tend, hier comme aujourd'hui, à favoriser l'émergence des micro-utopies, plutôt alternatives mais constructives, et non plus des grandes utopies, souvent meurtrières car dogmatiques.

À l'heure où le choix extrême de l'efficacité – illusoire mais rassurante – se porte, pour nombre de nos contemporains, sur d'un côté le salafisme, de l'autre le fascisme (et dans tous les cas le populisme), il apparaît pressant et salutaire d'opter pour d'autres voies, sources d'espoir et d'humanité, et non suicidaires. Le modèle des néo-empires belliqueux devrait cesser de faire fantasmer : États-Unis, Russie, Turquie, Iran, Arabie Saoudite, voire Chine et Inde…

Partout, de l'Égypte aux Philippines, en passant par le Pakistan, le Brésil ou la Thaïlande, et désormais aussi par des pays européens comme la Hongrie ou la Pologne (d'autres bientôt ?), l'autoritarisme reprend du galon. Les populismes ont le vent en poupe et une Europe désunie ne peut guère espérer les contrer. Il n'existe pas d'autre choix que de repenser et surtout de refonder au plus vite le modèle démocratique, en conservant sa base et sans doute en sapant tout le

reste. À bout de souffle et privé de projet politique collectif, l'Europe agonise sous le poids des marchés et déjà de ceux qui marchent au pas.

Remettre sur l'établi des utopies capables de faire rêver des Euro-citoyens pour l'instant endormis est indispensable pour éviter demain que le couple infernal souvent cité dans l'histoire – la guerre et la misère – ne revienne au-devant de la scène européenne. La tragédie syrienne, et sa pitoyable gestion par la communauté internationale, aurait dû servir d'alerte et alarmer les ultimes démocraties concernées par ce conflit, mais rien n'a filtré et aucune sonnette d'alarme ne s'est déclenchée.

Avec le cas de la Crimée réintégrée dans le giron du nouvel empire russe (le reste du monde et l'Europe en tête ayant démontré leur terrible impuissance), on constate que l'ONU actuelle est devenue aussi inefficace que la SDN d'avant-guerre, mais les dirigeants des grands États semblent s'en accommoder tant que leurs intérêts vitaux, économiques et nationaux, ne sont pas remis en cause.

Cette hypocrisie ne pourra durer malgré les difficultés à surmonter. En effet, les dictatures actuelles ne sont plus imposées par la force mais consentantes et même sollicitées par le trop fameux « peuple », comme on le voit aujourd'hui en Russie, en Thaïlande, etc.

À la dégradation géopolitique s'ajoutent les malfaisances de l'argent-roi : le fric n'achète pas seulement le silence des contestataires de pacotille ou des indignés exténués, il corrompt la planète

entière en poussant les citoyens à renoncer à se battre et donc à vivre.

Le salut viendra des marges de la finance et des grands de ce monde. Les « petits » pays, riches de leur humilité, constituent des niches de refondation d'une autre démocratie, en gestation et balbutiante, dont les fondations ne reposeront plus ni sur la force ni sur le communautarisme, mais plutôt sur des actions concrètes, locales et ciblées, par et pour les citoyens avant tout. Ces citoyens, acteurs de leur propre changement, seront de ce fait concernés par la vie politique et pourront renouer avec des formes nouvelles de vivre et de faire ensemble.

Certains de ces pays « secondaires », aux climats plutôt rugueux et aux reliefs accidentés, s'avèrent peut-être propices à la sagesse, à la sobriété, faisant preuve de plus de courage politique et de mesures sociales, éducatives ou écologiques plus innovantes. Aucun n'est parfait – la perfection n'est pas de ce monde – mais ils explorent de nouvelles pistes de gouvernance, d'autres voies sociétales.

Citons simplement huit pays dont les situations devraient nous inspirer, ou au moins nous intéresser plus que le petit mais puissant Qatar du PSG, le grand Disneyland et son chef Donald, le pays de l'or noir et de la fièvre verte qu'est l'Arabie Saoudite ou encore la grande Russie du néo-tsar Poutine : la Finlande, l'Islande, le Danemark, l'Uruguay, le Bhoutan, le Canada, le Costa Rica. La liste n'est pas exhaustive, seulement indicative. Elle nous signale que des

pays du même monde que nous tentent d'instaurer d'autres pratiques et modèles de société.

En fonction des pays, on glanera des idées sur la démocratie participative, l'écologie politique, l'accueil des réfugiés, la place des femmes, le service civique, le pacifisme, l'audace de réformes radicales (Uruguay), le bonheur national brut (Bhoutan), ou encore l'idée du « *hygge* » (*bien-être*) expérimentée au Danemark qui n'est pas que le pays de la flexisécurité !

Dans un monde où la révolution n'est plus politique mais numérique, il est important d'aller chercher des solutions au-delà de nos écrans, et utiliser tous les réseaux, sociaux ou non, pour ressortir dans la rue. Pour se parler, pour échanger, agir, se réapproprier nos vies. Le jeu en vaut la chandelle. Et comme le disait l'ex président uruguayen, révolutionnaire aguerri et néanmoins démocrate, José Mujica : « *Les seuls vaincus sont ceux qui cessent de lutter* ».

Dans ces huit pays, comme en de multiples régions du globe, y compris en France, des citoyens engagés prônent (encore) un meilleur vivre-ensemble, proposent des solutions alternatives, courageuses, innovantes, écologiques, toujours connectées avec le réel qui nous entoure, parfois philosophico-spirituelles. Il demeure que dans ces contrées préservées ne dominent ni la haine de l'autre ni la prédation capitaliste ni la puissance militaire. La priorité se résume en deux mots : *le proche* et *le prochain*. Sur ces territoires d'utopies réalisées ou en cours règne un mieux-

vivre susceptible de renouer avec les valeurs cardinales de l'essence démocratique.

Un exemple : ces huit pays cités, dans leur majorité, n'envoient ni des bombes sur les populations musulmanes d'Afrique et du Moyen-Orient ni des contingents de jeunes radicalisés faire les quatre-cents coups du djihad loin de chez eux pour redonner un sens à leur vie misérable.

Le concept d'autonomadie se déniche dans ces pays plus que d'autres mais il irrigue surtout les personnes de partout qui s'investissent et se battent pour la construction d'un autre monde. Ces huit pays pourraient devenir aussi des destinations pour tous les autonomades en herbe, voyageurs soucieux d'aller puiser les bonnes idées d'ailleurs pour les reprendre à leur compte et les réadapter ensuite à leurs propres territoires. Il n'y a pas de remèdes, seulement des pistes ; pas de guérison en vue, uniquement de l'exploration.

Visiter ces lieux, parmi d'autres sites classés hors des sentiers battus de l'industrie du tourisme, c'est insuffler un nouvel esprit nomade, s'inspirer pour avancer, respirer pour revivre autrement, le tout pour espérer à nouveau. Ce besoin d'utopies renvoie à l'autonomadie, du passif on passe à l'actif, du verre à moitié vide à celui à moitié plein, surtout on enraye la machine à perdre, en cessant d'attendre et en relevant les manches. Toujours pour la joie de vivre et jamais pour celle de gagner du fric.

Il est essentiel d'être dans l'expérience, car le vécu est source de compréhension du monde puis d'amélioration de nos conditions d'existence.

« *Learning by doing* » devise-t-on justement, non ? « *Qui ne risque rien n'a rien* », dit-on aussi.

Celui qui risque vivra plus. Et il est également important d'oser risquer de se tromper dans un monde dans lequel il est devenu impossible, sauf à verser dans la démagogie ou l'usurpation, de se projeter dans le futur.

Mais l'autonomadie, elle, toujours rebelle, est bel et bien devant nous. Avant de voter (ou de ne pas voter), elle sert de pense-bête et d'antidote pour éviter de tomber dans l'idéologie télévisuelle dominante. L'autonomadie c'est préférer jouer le rôle du berger qu'être à la place du mouton.

Après les élections d'ici et d'ailleurs et les éphémères printemps politiques de partout, les beaux principes de façade s'écroulent sous le poids de la finance, du conservatisme et du réalisme, mais l'autonomadie reste de mise, même si pour cela, et pour les plus autonomades d'entre nous, il faudra fuir en Patagonie ou en Papouasie pour ne pas finir sur un bûcher des vanités, sous les coups de miliciens zélés ou sous les écrous d'une loi travail. Ne pas céder, c'est également refuser de remettre le présent à demain.

Comme le passage de la vie après la mort à celui de la vie après la survie, l'autonomadie est à la vie ce que le paradis est à la mort : une belle utopie dont personne ne peut attester de l'inexistence. Donc elle existe. Et encore mieux que d'en débattre c'est de la vivre. Pleinement.

Ouvrages du même auteur

Tourisme, culture et modernité en pays Toraja, Sulawesi-Sud, Paris, L'Harmattan, 1997.

Les Toraja d'Indonésie. Aperçu général socio-historique, Paris, L'Harmattan, 2000 (1997).

L'Indonésie éclatée mais libre. De la dictature à la démocratie, Paris, L'Harmattan, 2000.

En route pour l'Asie. Le rêve oriental chez les colonisateurs, les aventuriers et les touristes occidentaux, Paris, L'Harmattan, 2001 (1995).

Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages, Québec, PUL, 2004 (2000).

Voyage au bout du sexe. Trafics et tourismes sexuels en Asie et ailleurs, Québec, PUL, 2006.

Routes. Éloge de l'autonomadie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie, Québec, PUL, 2009.

Voyages pluriels. Echanges et mélanges, Annecy, Livres du monde, 2011.

La marche du monde. Des routes et des tours, Annecy, Livres du monde, 2012.

Éloge du voyage désorganisé. Déroutes et détours, Annecy, Livres du monde, 2012.

En route pour Bali. Chroniques d'un paradis en mutation, Québec, PUL, 2013.

Du voyage et des hommes. Désirs d'Ailleurs Revisited, Annecy, Livres du monde, 2013.

Au détour des routes, Paris, L'Harmattan, 2015.

En route pour la Patagonie, Annecy, Livres du monde, 2015.

En route pour l'Indonésie, Paris, Gope, 2016.

Cap sur l'Indonésie orientale. Papouasie & Moluques, Annecy, Livres du monde, 2016.

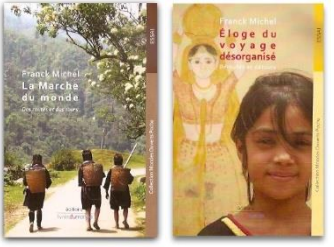
Le voyage à la croisée des routes, Paris, L'Harmattan, 2016.

Site à consulter :
La croisée des routes
www.croiseedesroutes.com

Achevé d'imprimé sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery à Clamecy (58) - La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert - Imprimé en France
N° d'édition : MOP/12
Dépôt légal : février 2017
ISBN : 978-2-919117-33-8

Pour prolonger et compléter ce court manifeste, troisième opus d'une trilogie de poche (après *La marche du monde*, puis *Éloge du voyage désorganisé*), lire en priorité mes 4 essais suivants :

- *Routes, éloge de l'autonomadie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie* (2009)
- *Voyages pluriels. Échanges et mélanges* (2011)
- *Du voyage et des hommes. Désirs d'Ailleurs Revisited* (2013)
- *Le voyage à la croisée des routes* (2016).



Les couvertures des 2 volumes précédents de la trilogie

La croisée des routes (Strasbourg & Bali)
www.croiseedesroutes.com

Editions Livres du Monde (Annecy)
www.livresdumonde.fr